



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

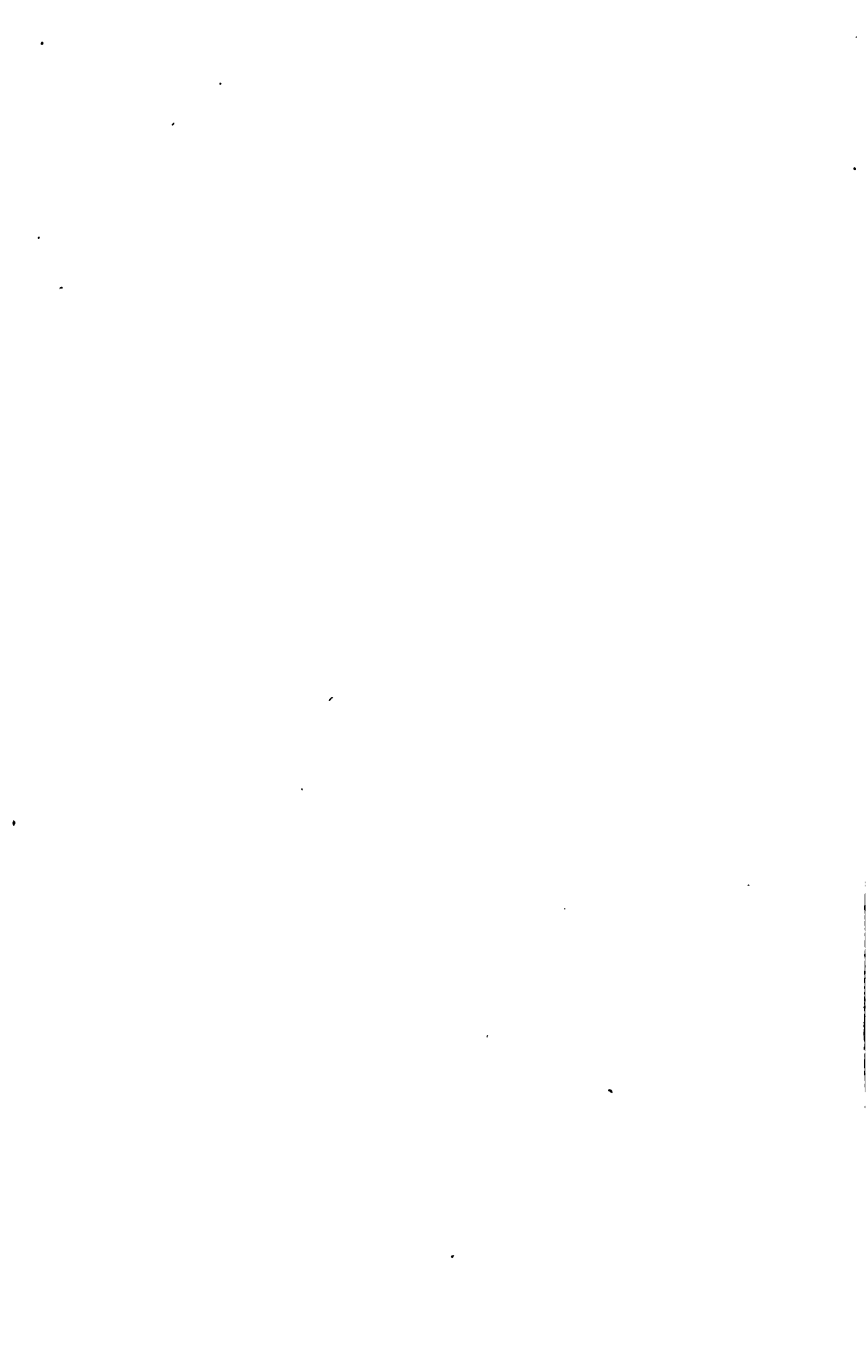
About Google Book Search

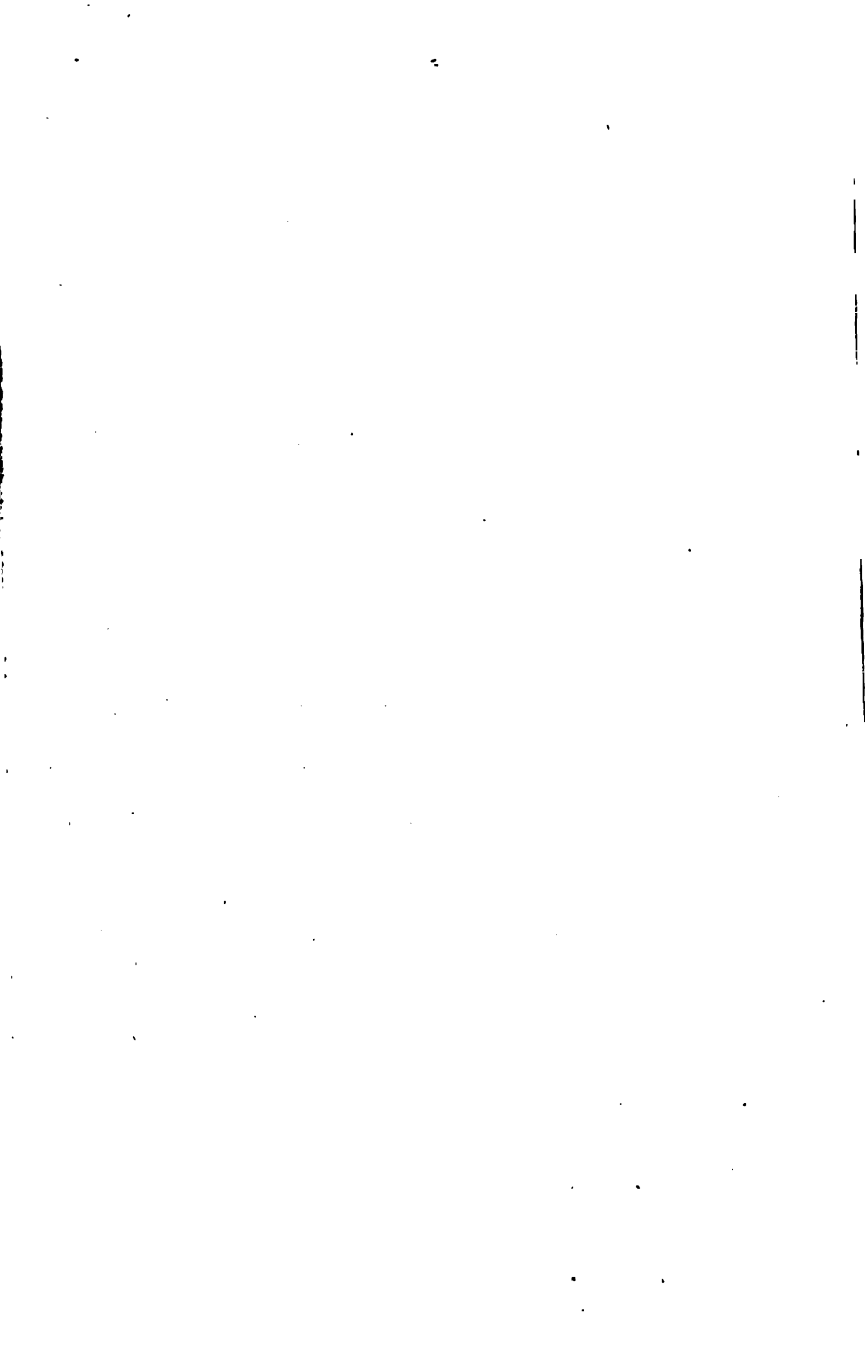
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Vet. Fr. III. B. 1892

1604





L'AGE DE BRONZE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LOUIS RAMBAUD

L'AGE
DE BRONZE

POÉSIES

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

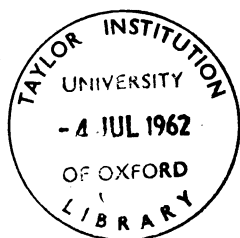
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

Même maison à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1865

Tous droits de traduction et de reproduction réservés



PRÉFACE

Look, then, into thine heart and write!

LONGFELLOW.

I

Oui! je sais que mon vers est triste et monotone,
Qu'il a des larmes dans la voix,
Qu'il se laisse bercer mollement dans l'automne
Par le souffle humide des bois;
Je sais qu'il ne tient pas la lance ni l'épée,
Qu'il se décourage souvent,
Et qu'au lieu d'entonner la sonore épopée,
Il scande les plaintes du vent!
Il est comme l'oiseau qui traverse la pluie
Et les brouillards et les frimas,

Et vole sans repos, d'une aile appesantie,
Vers l'horizon qu'il ne voit pas.
Lecteurs, c'est qu'il est né dans l'époque incertaine,
Dans les temps durs où vous vivez,
Il traîne, comme vous, son anneau de la chaîne
Où le destin vous a rivés ;
Il porte, comme vous, le signe indélébile
De ce siècle déjà vieilli,
Qui, vers son but obscur marchant d'un pas débile,
Semble s'affaïsser dans l'oubli !
Mon vers est citoyen de vos places publiques,
Il est enfant de vos cités,
Frères ! il a vécu ses jours mélancoliques
Parmi vos jours désenchantés !

Certes ! quand nos aïeux, ces géants dont la taille
Étonne la postérité,
Dans la mêlée humaine, au fort de la bataille,
Se jetaient, groupe redouté,
Quand ils brandissaient là, du haut de leur génie,
Du haut de ce noble coursier,
Tantôt l'âpre satire où l'ardente ironie
Étincelle comme l'acier,

Tantôt, d'un bras plus lent, ces œuvres où la force
Éclate en robuste gaité,
Où déborde la vie, où l'on voit, sous l'écorce,
Bondir le flot de la santé,
Certe ! ils ne souffraient pas de cette léthargie
Dont nous éprouvons les douleurs,
S'ils épuisaient l'essor de leur mâle énergie,
C'était dans des combats meilleurs !
Et si nous eussions pu suivre la même voie,
Nous, leurs neveux et leurs rivaux,
Peut-être nous eussions connu leur grande joie
En achevant leurs grands travaux !

Mais nous sommes venus à l'heure des déboires,
Témoins inertes que le sort
Choisit pour constater les lugubres victoires,
L'envahissement de la mort !
Comme si nous avions abdiqué l'espérance
Avant de nous faire un passé,
C'est dans les champs du doute et de l'indifférence
Que notre sillon est tracé !
Êtres déshérités ! assis sur des décombres,
Errants au milieu des débris,

L'air salubre nous manque, et la froideur des ombres
 Glace l'effort de nos esprits ;
On les voit chanceler sur des routes peu sûres,
 Déflorés avant la saison,
Et marqués, je ne sais de quelles flétrissures
 Secrète empreinte du poison !
Tous les abattements, tous les dégoûts modernes,
 Dorment reflétés dans nos vers,
Comme sont reflétés, dans les froides citernes,
 Les cieux livides des hivers ;
Nos chants les plus hardis commencent sur les cimes
 Et finissent dans les lieux bas,
Nos délires n'ont plus douze pieds, et nos rimes
 Font un bruit sourd comme le glas ;
Si l'inspiration, un instant apparue,
 Vient et se pose à nos côtés,
Voilà que l'on entend ruisseler dans la rue
 Les hideuses réalités ;
Leur tumulte grandit, s'approche, et le malaise
 Succède aux desseins généreux.
Ah ! le rire grimace et l'ivresse est mauvaise !
 Laissez les rythmes douloureux
A celui que la joie humaine rassasie,
 A celui qui chante aujourd'hui

L'immense affliction qui monte, ô poésie !
Du fond de ton immense ennui !

II

Oh ! que le temps est long ! que les heures sont lentes
Pour ceux qui, traversant ces époques dolentes,
Passent, enveloppés dans leur fatalité !
Qu'il faut être vaillant pour supporter la vie
Quand tout manque à la fois à l'âme inassouvie,
Et les illusions et la réalité !

Quand les vents embaumés qui parcouraient la terre
Tombent ! quand, accablés d'un sommeil délétère,
Les peuples sont pareils aux lacs stagnants des bois ;
Quand l'art enfin, cédant lui-même à l'atonie,
Après l'égarement triste de l'agonie,
Demeure inanimé, sans haleine et sans voix !

On dirait, dans ces jours condamnés au marasme,
On dirait qu'à jamais déçu, l'enthousiasme
Vers le sol ténébreux a tourné son flambeau;
On dirait que ce monde, autrefois plein de gloires,
N'est plus qu'un champ stérile où, sur leurs ailes noires,
S'abaissent le silence et la nuit du tombeau !

Ainsi, quand un ciel lourd couvre la mer huileuse,
Dans les plis étouffants de la vague houleuse,
Le naufragé se tord sur le gouffre béant;
Ainsi, flottant au gré de cette nuit glacée,
A travers ce désastre où sombre sa pensée,
Le poète croit voir les confins du néant !

Mais, jusque dans l'horreur de cette longue épreuve,
Jusqu'en ce désespoir où son esprit s'abreuve,
Il est des voluptés et des enseignements;
Il est un aiguillon dans cette angoisse même,
Le mépris quelquefois inspire, et l'anathème
Peut laisser après lui d'immortels monuments !

Oh ! muse du dégoût ! muse à la froide lèvre !
Le lâche ne sait pas de quelle étrange fièvre,
De quelle flamme ardente il peut nous embraser
Le verbe dédaigneux qui tombe de ta bouche !
Celui-là cependant fécondera ta couche
Qui reçoit sans pâlir, muse, ton fier baiser !

Tandis que le vulgaire, en son indifférence,
Par sa bassesse même échappe à la souffrance,
Et, narguant nos douleurs, se rit de nos sanglots,
Seule, debout encor, quand tes sœurs sont bannies,
Tu déroules au vent tes sombres symphonies
Où l'indignation gronde comme les flots !

Viens donc ! enseigne-nous tes doctrines amères !
Et, sevrés aussitôt du lait de leurs chimères,
Tes poètes seront dignes de ton orgueil !
Pour ne plus t'offenser du bruit de son délire,
O muse ! ils voileront les cordes de leur lyre,
Ils l'accoutumeront aux hymnes sourds du deuil !

Sans avoir étanché leur soif des grandes choses,
Ils jetteront leur coupe où se baignaient les roses
A moitié pleine encor d'ivresse et de liqueur,
Et, graves pèlerins secouant leurs sandales
Sur le seuil de ce monde amoureux de scandales,
D'un pas religieux descendront dans leur cœur !

Là, sans témoins, cachant leurs désirs et leurs peines,
Sous l'armure de fer des tristesses hautaines,
Sans même injurier l'implacable destin,
Ils verront d'un œil sec, où le défi s'allume,
L'inutile printemps qui s'éteint dans la brume,
Le soir prématuré qui succède au matin ;

Puis, pour trouver encor le courage de croire,
Ils iront, en foulant les chemins de l'histoire,
Soulever le linceul des siècles endormis,
Et, revivant ainsi, sur le courant des âges,
Dans le cœur des martyrs et la raison des sages,
Ils attendront, comme eux, les jours qui sont promis.

Ainsi, pâles vengeurs des hontes séculaires,
Amassant le trésor terrible des colères
Qui gonflent sourdement leur sein tumultueux,
Peut-être ils contiendront leur courroux près d'éclorre,
Jusqu'à l'heure où les feux d'une nouvelle aurore
Couvriront de blancheurs leurs fronts majestueux !

Et l'espoir mêlera ses lueurs éternelles
A l'éclair empourpré de leurs fauves prunelles,
Leur bâillement sonore emplira les échos,
Et, les voyant froncer et tendre leur narine
Aux souffles inconnus qu'aspire leur poitrine,
Les peuples salûront ces lions au repos !

III

O lions ! ô soldats des batailles futures !
Vous que rien ne peut émouvoir !

Vous qui, d'un pas teanquille, à travers les tortures,

Suivez le sentier du devoir !

Héros prédestinés ! choisis par les oracles !

C'est vous, c'est vous, réformateurs,

C'est vous dont l'avenir, affamé de miracles,

Attend les bras libérateurs !

A vous sont réservés ses fières entreprises,

Ses triomphes retentissants,

A vous ses horizons limpides où les brises

Se lèveront pleines d'encens !

A vous l'été charmant, les rameaux et les palmes,

Et les moissons grosses d'épis !

Et, dans nos jours impurs, si vous paraissez calmes,

Si vous paraissez assoupis,

Si, vous voyant subir froidement leur outrage,

Les vils courtisans du succès

Pensent qu'étant vaincus vous êtes sans courage,

Soldats ! soldats ! moi je le sais !

C'est un cœur éprouvé qui bat sous vos cuirasses,

Fils des tribuns et des frondeurs,

Vous avez les vertus rares des vieilles races

Et leurs invincibles ardeurs !

Et qui donc, ô soldats ! a dit que votre nombre

Allait tous les jours décroissant ?

Que vous étiez honteux ? que vous cachiez dans l'ombre
Votre désespoir impuissant ?
Qui donc osa pousser à ce point la démente ?
Non ! non ! silence aux imposteurs !
Votre armée a grandi sans cesse, elle est immense,
Elle couronne les hauteurs !
Je vois ses pavillons semés sur les collines
Et ses faisceaux d'armes épars,
Ici les boucliers, ici les javelines,
Ici les coursiers et les chars ;
Ici les fers puissants que la rouille dévore,
Et, dans la poussière entassés,
Les drapeaux oubliés, mais qui semblent encore
Frémir des ouragans passés !
Votre camp formidable occupe un vaste espace
Où l'on entend confusément,
Comme des gens cachés qui parlent à voix basse,
Comme des plaintes par moment ;
Par moment, pour la vôtre abdiquant leurs croyances,
Des inconnus, des étrangers
Accourent parmi vous à travers les distances,
Les embûches et les dangers.
La vérité l'ordonne, ils seront ses apôtres,
C'est pour elle qu'ils sont venus

Ils veulent avec vous combattre, et. près des vôtres.

Ils suspendent leurs glaives nus ;

Avec vous ils s'asseoient, sous la voûte étoilée.

Près de votre brasier fumant.

Car la froidure est grande et longue est la veillée,

Et l'aube tarde étrangement !

Et depuis bien des jours vous vivez sous la tente,

Depuis bien des jours vous souffrez,

Et beaucoup d'entre vous ont péri dans l'attente,

Avec des cris désespérés !

Mais quoi ? quel est ce bruit singulier qui s'élève ?

N'entendez-vous rien dans la nuit ?

Sont-ce des cavaliers qui passent ? Est-ce un rêve ?

N'est-ce qu'une rumeur qui fuit ?

Écoutez ! votre cœur s'émeut, faites-le taire,

Posez l'oreille sur le sol,

Un souffle à peine éclos a caressé la terre

Et frôlé l'herbe dans son vol.

Écoutez ! qu'est-ce encor ? est-ce un chacal qui rampe

Et qui glapit dans le lointain ?

Les étendards sacrés tressaillent sur la hampe,

Et claquent dans l'air du matin,

Un rayon a glissé dans le ciel diaphane,

L'oiseau chante sous les forêts,

C'est l'heure ! Les clairons vont sonner la diane,
Soldats ! soldats ! tenez-vous prêts !
Il faut que tôt ou tard le destin s'accomplisse,
Et peut-être c'est votre tour
De lever la bannière et d'entrer dans la lice,
Et peut-être voici le jour !
Allez ! sous le bandeau dont votre tempe est ceinte,
Resplendit votre majesté,
La lutte est décisive ! allez ! la cause est sainte :
Le mot d'ordre, c'est : Liberté !

II

LES JARDINS

Les jardins opulents, profonds, mystérieux,
S'emplissaient doucement d'ombres et de murmures ;
Les arbres étaient noirs, et leurs fronts sur les cieux
Découpaient des franges obscures ;

Au bord de l'horizon la plaine allait mourir
Dans les plis azurés d'un cercle de collines,
Et c'était un soir tiède où l'on sentait courir
Le grand souffle des eaux, plein des fraîcheurs marines ;

Des marbres, des héros et des temples croulants
Paraissaient encadrés dans la sombre verdure ;
La scène était antique, et l'art, de ses bras blancs,
Semblait caresser la nature !

L'air était imprégné du parfum des jasmins,
Les roses que le vent balançait sur leurs tiges,
Les humides rameaux penchés sur les chemins,
Faisaient dans leurs senteurs voltiger les vertiges ;

Au loin l'on entendait la rumeur des discours,
Puis des concerts, des voix et des chansons lointaines,
Et les chuchotements des furtives amours
Se mêlaient au bruit des fontaines ;

Nonchalants ou hâtifs, langoureux ou coquets,
Les groupes enlacés circulaient sous les branches ;
Quelquefois on voyait, à l'angle des bosquets,
Les écharpes flotter comme des ailes blanches ;

Et la nuit cependant, la belle nuit d'été,
Dans l'azur assombri répandait les étoiles,
Et les sens aspiraient l'immense volupté
Éparse au travers de ses voiles;

Seuls, les deux compagnons, étrangers dans ces lieux,
Se tenaient à l'écart de la foule enivrée;
L'un était recueilli, distrait ou dédaigneux,
L'autre livrait son être à la molle soirée;

Ce dernier, par moments, du fond de son repos,
Jetait des mots soudains et des maximes brèves,
Comme pour ébaucher en ses légers propos
Les contours vagues de ses rêves !

« Tout est jeune et vivant ! tout est harmonieux !
Un bien-être infini partout nous environne,
Le monde est un palais ! l'homme est un roi joyeux
Dont les félicités ont tressé la couronne !

» Des rires ! des parfums ! ici tout est rempli
De ces réalités plus douces que les songes !
Et l'esprit paresseux confond dans son oubli
Les vérités et les mensonges ! »

Puis, voyant son ami rester le front courbé :

» Ton âme, lui dit-il, n'est-elle pas ravie ?
Parle ! dans quelle angoisse es-tu donc absorbé ? »
« Moi ? dit l'autre, je pense aux laideurs de la vie !

» Ces délices d'un jour éveillent dans mon sein
La triste vision du bonheur transitoire ;
Frère ! ton vin se change en breuvage malsain
Quand je m'approche pour le boire !

» Ne te révolte pas si je livre l'essor
A mes douleurs sans nom et que tu crois sans causes,
Moi qui, sans m'arrêter à leurs vêtements d'or,
Évoque follement la nudité des choses !

» Le sort veut que toujours mon regard soit tourné
Vers l'insondable abîme où sont les maux sans nombre,
Sous le rapide éclat d'un instant fortuné

Je vois l'éternité des ombres !

» Sans les avoir goûtés, je me dérobe ainsi
Même aux biens du présent dont le charme nous lie,
Et c'est un tort que tous condamnent sans merci,
Cette sagesse-là fait peur à leur folie !

» Et tant qu'ils ont des fleurs à cueillir sur leurs pas,
Ils font bien de laisser à leur retraite austère
Ceux qui n'ont pas d'amour et ceux qui ne croient pas
Aux enchantements de la terre ! »

III

HOMO SUM

La vraie poésie n'exprime qu'une chose :
les tourments de l'âme humaine devant la
question de sa destinée.

Th. JOURNAUX.

C'était dans le moment
Où l'été, doucement,
Décline vers l'automne ;
Mais, les bois encor verts
Apparaissaient couverts
De leur fraîche couronne ;

Dans leurs espaces bruns
Séjournaient les parfums,
Les sucres et les arômes,
Et d'obliques rayons,
Sur l'ombre des gazons,
Tombaient peuplés d'atomes;

L'air était attiédi,
Le soleil de midi
Brillait dans l'empyrée,
Et, du haut du ciel pur,
Épanchait dans l'azur
Sa lumière dorée;

Les étangs reposaient,
Des joncs s'y balançaient,
Semblables à des palmes;
Quelques reflets d'oiseaux,
A travers les roseaux,
Glissaient sur les eaux calmes;

Celui qu'on voit souvent
Cheminer en rêvant
Dans l'ornière où nous sommes,
Qui, toujours isolé,
Est comme un exilé
Dans la foule des hommes ;

Daniel, d'un pas distrait,
Ce jour-là parcourait
Les pentes embaumées,
Les berges par endroits,
Ou les vallons étroits
Qu'emplissent des fumées ;

Les pâtres, les troupeaux,
Tout était en repos,
Lorsque, dans le silence,
Il crut saisir, soudain,
Comme un écho lointain
De quelque voix immense ;

Pareille, en s'élevant,
A des souffles du vent
Dans la forêt paisible,
Cette voix murmurait
Comme un luth dont joutrait
Une main invisible;

Pourquoi donc passes-tu
De cet air abattu
Dans ces lieux, disait-elle ?
Pourquoi dans tes douleurs
Dessèches-tu les fleurs
De ton âme immortelle ?

Dans l'ennui d'ici-bas,
A quoi bon tes combats
Et tes révoltes vaines ?
Et pourquoi consumer
Dans ce tourment amer
La sève de tes veines ?

Regarde et crois en moi :
La vie autour de toi
Est pleine d'harmonies,
Elle étale à tes yeux
Ses trésors merveilleux,
Ses grâces infinies ;

Vois, en ces jours d'été ,
Quelle sérénité
Partout est répandue !
Vois les feux du soleil ,
Comme un réseau vermeil ,
Tissé dans l'étendue ;

Vois l'horizon léger
Dans l'infini plonger
Sa ligne vaporeuse,
Et vois comme au milieu
De ce vaste éther bleu
La nature est heureuse !

Réponds donc, ô passant !
A l'appel incessant
Des beautés de la terre ;
Afin d'être enivré
De ce plaisir sacré
Qui naît de leur mystère ;

Bois l'oubli dans leur sein,
Et, comme un fol essaim
Sur les récoltes blondes,
Ou comme, sur la mer,
Ces effluves de l'air
Qui caressent les ondes,

Laisse enfin tes désirs
Flotter dans les loisirs,
Les jeux et les mensonges,
Et, dans la paix des champs,
Laisse monter tes chants,
Laisse onduler tes songes !

Ainsi parlait la voix ;
Les profondeurs des bois
Semblaient, au milieu d'elles,
Prolonger ses accents
Vagues et languissants,
Et tels que des bruits d'ailes ;

Non, je n'accepte pas,
Disait Daniel tout bas,
Nature, tes paroles !
J'éloigne de mon cœur
Leur prestige trompeur,
Leurs influences molles !

Nature au front si doux,
Tes splendeurs sont pour nous
De vides apparences ;
Qui peut y croire encor ?
Ce sont des voiles d'or
Jetés sur nos souffrances !

L'ivresse de l'enfant,
Son matin triomphant,
Son extase ravie,
D'un vol, hélas ! trop prompt
Ces choses-là s'en vont
Dans le soir de la vie !

•

La saison de l'ennui
Vient trop vite aujourd'hui
Apporter ses déboires,
Et les printemps sont courts,
Et le fleuve des jours
Roule des ondes noires !

Qu'importe mon bonheur,
Nature, à ta grandeur,
Et qu'importent mes larmes ?
Je ne suis pas de ceux
Dont l'esprit paresseux
Se berce sur tes charmes ;

Je subis cette loi
Qui, m'arrachant à toi,
M'attire comme un gouffre,
Dans tes sentiers amis,
Vers tes lacs endormis,
Je suis homme et je souffre !

Il faut que les vivants,
Dans leurs rôles mouvants,
Modestes ou sublimes,
Soient, sur les flots du temps,
Toujours des combattants
Et souvent des victimes ;

Et, parmi les horreurs
Des maux dont les fureurs
Sur eux sont déchaînées,
Leur zèle, dans la nuit,
Toujours cherche et poursuit
Le mot des destinées !

Terrible et solennel,
Ce problème éternel
Obsède leur pensée,
A l'angle du chemin,
Par le sphinx surhumain
Son énigme est posée ;

Et parfois, au moment
Où l'un d'eux, lâchement,
Veut l'éviter encore,
Le monstre étend les bras,
Et, s'il ne répond pas,
L'étreint et le dévore !

Chercher, lutter sans fin,
Arracher au destin
Son secret ou sa proie,
S'épuiser aux efforts
Des combats dont les forts
Savent goûter la joie,

O glorieux étés,
Voilà les voluptés
Qui plaisent à nos âmes !
Quand nous cherchons le beau,
Nous avons pour flambeau
Le reflet de leurs flammes,

Et leur mâle idéal,
Possédant sans rival
Ceux qui les ont choisies,
Fait monter vers les cieux
Le chœur mystérieux
Des grandes poésies !

IV

SOUVENIRS

Le bruit du monde expire au seuil de la demeure
Où vont en ce moment se dérouler vos jours,
Écoutez : on entend le tintement de l'heure
Qui coupe leur silence en mesurant leur cours ;

Le cycle accoutumé des choses domestiques
S'accomplit, enfermé dans son ordre constant ;
Le chien, ce compagnon des pénates antiques,
De ce séjour moderne est aussi l'habitant ;

Le jardin se prépare à recevoir les roses
Et le jeune printemps s'éveille à l'horizon,
Mais le froid dure encore, et les portes sont closes,
Des rires par moments emplissent la maison ;

C'est que là, sous vos yeux, l'arbre de la famille
Croît en vous enlaçant de ses rameaux légers,
Quand la lampe s'allume et que le feu pétille,
Nul près d'eux n'est ému de troubles étrangers ;

Là le corps est à l'aise et l'âme se dilate
En voyant quels bienfaits ineffables et doux,
D'un signe inaperçu de sa main délicate,
La femme, cette fée, évoque autour de nous !

Là toute l'existence, en sa monotonie,
Est comme un chant rythmé qui monte incessamment,
Tout en elle a sa loi, tout a son harmonie,
Et tout est régulier, pacifique et charmant !

Est-il donc ici-bas des voluptés meilleures ?
Vous vous moquez pourtant de me les voir vanter :
En ces vers, dites-vous, je célèbre des leurres,
Mais la réalité n'est pas bonne à chanter !

Oui, je sais qu'on estime, hélas ! et qu'on envie
Ces plaisirs émouvants que l'on soupçonne au loin,
Au mépris de ces biens tranquilles que la vie
Nous invite à cueillir sans efforts et sans soin.

Nous sommes dédaigneux de la béatitude
Qu'un destin trop facile a mis sous notre main,
Et nous allons, sans cesse, en notre inquiétude,
Au présent, quel qu'il soit, chercher un lendemain;

Et toujours poursuivant notre espoir qui s'envole
De son gîte assuré pour tenter l'inconnu,
Bien des fois nous avons, tant notre course est folle,
Traversé le bonheur sans l'avoir reconnu !

Eh bien ! ce bonheur-là, c'est lui que je regrette,
Quand je m'en vais quittant, sans doute pour jamais,
Un de ces lieux choisis de calme et de retraite,
Dont j'avais savouré le silence et la paix ;

Je m'en vais, mais non pas sans que mon cœur se serre,
Car, en fuyant le port où j'étais abrité,
J'ignore vers quelle onde et vers quelle misère
Par les vents du hasard je vais être emporté ;

Cependant mon esprit, attentif et fidèle,
Garde l'impression de l'heure qui finit,
Il y rêve et souvent, semblable à l'hirondelle,
Il revient visiter le toit où fut son nid ;

Il aime à retourner aux époques passées,
A leurs fêtes d'un jour dont il ne reste rien,
Et ces vieux souvenirs absorbant mes pensées ;
C'est alors, et c'est là, dis-je, que j'étais bien !

Et soudain, à mon tour, j'ouvre ma solitude
A ceux qui m'ont reçu dans leur intimité,
Je les fais apparaître en leur même attitude,
Dans leur cercle je vais m'asseoir à leur côté;

Pour renaître ma joie attendait leur présence,
Car je suis un peu faible et prompt au sentiment,
Secrètement conquis par la reconnaissance,
A qui veut bien m'aimer je m'attache aisément;

Ce sont là des travers dont il ne faut pas rire,
Quelque certain qu'on soit de n'y jamais tomber,
Sans honte assurément, sans qu'on puisse en médire,
Le sage à leurs attraits se laisse succomber;

Vouloir être insensible aux grâces de la femme,
Aux charmes de l'enfant, aux discours de l'ami;
Cette prétention de cuirasser son âme
Et de n'ouvrir ses bras et son cœur qu'à demi;

Cet idéal glacé d'un superbe héroïsme,
Qui repousse ou maudit tout ce qui nous séduit,
Prépare sourdement la place à l'égoïsme
Dans des seins désolés et pareils à la nuit !

La sagesse, dit-on, veut que l'on se défie ;
Les hommes sont méchants, traîtres et dangereux :
Moi, je n'accepte pas cette philosophie,
S'ils sont méchants, ma foi ! c'est bien tant pis pour eux ,

S'ils mettent sur leurs fronts les masques illusoires,
Si de haine ou d'orgueil ils marchent revêtus,
Moi, qui connais aussi leurs grandeurs et leurs gloires,
Sous leurs vices je vois rayonner leurs vertus ;

Je me livre, pour fuir le doute qui m'opprime,
Au prestige vainqueur de la sincérité ;
Dussé-je être trahi, je crois à la tendresse ;
Dussé-je être déçu, je crois à la bonté ;

La route que je suis est âpre et périlleuse,
Comme les pèlerins j'invoque la pitié,
La vie est un hiver et mon âme est frileuse,
Je veux la réchauffer au feu de l'amitié ;

Je veux me reposer, et d'une foi profonde,
Sur les êtres qui m'ont un jour tendu la main,
Et je veux, s'il se peut, n'être pas seul au monde
Parmi ces inconnus qui sont le genre humain !

V

RÉALITÉ

Il faut le dire en soupirant :
Il est encor dans le langage
Des mots hideux d'où se dégage
Je ne sais quel tableau navrant !

Il est encor dans notre monde
Des faits hideux dont je frémis !
Quand pourrons-nous, ô mes amis !
Effacer leur souillure immonde ?

Un soir j'allais dans les faubourgs
Où, fuyant ses rives de pierre,
Fuyant la cité, la rivière
Baigne des gazons dans son cours ;

Mon âme alors était bercée
Au sein d'un bien-être charmant,
Et dans ce repos d'un moment
Je laissais flotter ma pensée ;

J'admirais le soleil couchant,
Quand, sous les feuilles d'une branche,
J'entrevis une maison blanche
Élevée à l'angle d'un champ ;

Propre, coquette et retirée,
Elle était à l'abri du vent ;
Bien modeste était son auvent
Et modeste aussi son entrée ;

Mais les yeux pouvaient alentour
S'étendre au loin sur des prairies,
Des arbres à têtes fleuries
Dépassaient les murs de la cour ;

Or, à la voir, mes fantaisies
Devaient se plaire ce jour-là ;
Il me fallait cette villa
Pour y loger des poésies :

« Bonne maison, en vérité !
Pensai-je aussitôt en moi-même,
Pour y goûter, quand on les aime,
Les heures de tranquillité,

» Sans doute ici des cœurs malades
Seraient bien pour se reposer ;
J'y voudrais, je crois, composer
Des virelais et des ballades ! »

Proche du seuil. sur le talus.
Une fillette était assise,
Sa robe était de couleur grise ;
Elle avait douze ans, tout au plus ;

Ses yeux étaient mélancoliques.
« Mon enfant, » dis-je en m'approchant,
Toujours poussé par mon penchant
A me paître de bucoliques,

« Est-ce un chasseur, un hobereau,
Qui vit là dans cette retraite ?
Est-ce un rêveur ? est-ce un poète ? »
« Non, dit-elle ; c'est le bourreau ! »

VI

IMPRESSION

Les champs se dépouillaient de leurs voiles nocturnes,
Déjà l'automne et l'aube y mêlaient leurs frissons ;
Les prés et les forêts, comme de vastes urnes,
Au loin remplissaient l'air de leurs exhalaisons ;

Et je sentis, parmi les fraîcheurs de l'aurore,
Je ne sais quel parfum fugitif et pareil
A l'arome des fleurs qu'en avril font éclore
Les premiers baisers du soleil ;

Le cœur est une harpe aux vents abandonnée
Et qui rend des accords qu'un souffle peut changer,
Or, ce parfum perdu vers le soir de l'année
Dans le sein du passé suffit pour me plonger;

Sous la voûte du ciel doucement azurée
Il montait, et soudain je franchissais les temps.
Je retrouvais en moi l'émotion sacrée,
La folle ivresse du printemps !

Que faut-il donc, automne, à ta coquetterie ?
N'as-tu pas tes lointains profonds et nébuleux ?
N'as-tu pas le brouillard qui fuit dans la prairie
Et le contour léger des grands horizons bleus ?

Et les soleils couchants rouges comme les feuilles
Dont la chute a troublé le silence des bois ?
Et, le front couronné des pampres que tu cueilles,
Septembre, le plus beau des mois ?

Et n'est-ce pas assez de toutes ces merveilles
Pour parer la langueur de tes derniers moments,
Sans ravir à ta sœur, la saison des corbeilles,
Ce souvenir furtif de ses enivrements ?

Toute heure a sa beauté, fiévreuse ou recueillie ;
Pourquoi donc dédaigner ou regretter les jours ?
Pourquoi, quand l'heure vient de la mélancolie,
Rappeler l'heure des amours ?

VII

RETRAITE

O compagnons ! vous le savez :
Il faut avoir une retraite
Pour y fuir ces lois qu'on décrète
Parmi la foule où vous vivez ;

Dans un lieu lointain et tranquille,
Propice aux longs recueils,
Pour y retourner par moments,
Il faut, dis-je, avoir un asile ;

Là, du moins, quand on est trop las
Des choses tristes qu'on a vues,
Et des secousses imprévues,
Et des maux qu'on n'attendait pas,

On peut rentrer, l'âme hésitante
Entre la peine et le dégoût,
Heureuse d'échapper à tout,
N'ayant plus d'amour ni d'attente :

Alors on médite et l'on sent,
Sur les sommets de la pensée,
Comme une divine rosée,
Un calme inconnu qui descend.

Un apaisement salutaire
Au fond de l'être s'accomplit.
Et, bientôt, cesse le conflit
Des passions qu'il a fait taire :

La sagesse a toujours hanté
La solitude et le silence,
Là, l'esprit altéré s'élance
Aux sources de la vérité ;

Il entend le bruit monotone
De la grande fuite des jours,
Et, s'élevant dans ses retours
Vers ce monde qu'il abandonne,

Il voit ses plaisirs hasardeux,
Il voit ses tourments et les juge :
C'est un droit que, dans son refuge,
Il conquiert en s'éloignant d'eux ;

Alors tout varie et tout change,
Tout apparaît transfiguré,
On s'étonne d'avoir pleuré.
Car la vie est un songe étrange !

Les âpres douleurs du passé
Se fondent en mélancolie,
Et l'on pardonne et l'on oublie
Même qu'on a le cœur brisé ;

A ton spectacle qui se joue
On assiste, libre témoin,
O fortune ! et l'on rit de loin
Du branle insensé de ta roue !

1864.



VIII

LA MUSE

La muse des vers forts et des rimes hardies
Qui, sous le fin tissu des rythmes gracieux,
Sous les plis onduleux des fières mélodies,
Toujours fait éclater son verbe audacieux;
La muse qui, suivant l'heure où lui vient l'empire,
Et suivant qu'elle habite un ciel sombre ou serein,
Aux fils de Juvénal, de Dante ou de Shakspeare,
Prêtant la harpe d'or ou le clairon d'airain,
Arrache les tyrans aux douceurs de leurs couches,
Éveille la pensée en ses lâches repos,
Ou, prenant corps à corps les passions farouches,

Les dompte et les conduit comme de vils troupeaux ;
La muse enfin qui lègue aux races fortunées
De lumière et de gloire un trésor immortel,
Avait abandonné depuis bien des années
Les cités où jadis s'élevait son autel.

Errante dans les lieux désolés et sauvages
Et dont la majesté sans bornes et sans lois
Semblait lui rappeler, sous leurs vastes images,
Ces choses qu'elle aimait à chanter autrefois,
Elle avait vu de loin, dans l'épaisseur des brumes,
Les derniers sectateurs de son culte vieilli,
Découragés, rongés d'angoisse ou d'amertume,
Passer sur les chemins qui mènent à l'oubli ;
Longtemps, longtemps encore elle parut attendre
Qu'une aube se levât au seuil des temps nouveaux :
« L'homme est ingrat, dit-elle, il ne veut plus m'entendre ;
Ma beauté dans son âme a trouvé des rivaux !
Il ne se souvient plus que le ciel m'a choisie
Pour enchanter son cœur et ravir sa raison,
Je fuis et désormais tu vas, ô poésie !
Comme un astre déchu, rouler à l'horizon !
A peine si, voyant ta clarté qui s'efface,

Inquiets en songeant à l'ombre qui la suit,
Un groupe de rêveurs, suivant des yeux ta trace,
Se penchent tristement sur les bords de la nuit !
A peine si le bruit des foules satisfaites
Dans leur tumulte vide et leurs fades propos,
Permet d'entendre encor la voix de tes prophètes
Qui déjà s'affaiblit et meurt dans les échos !
Il n'est donc pas de joie ou d'ivresse qui dure !
Après ses courts labeurs la terre se rendort,
Sa léthargie est longue et l'épreuve en est dure,
Les sommeils de l'esprit sont pareils à la mort !
Et ceux qui, maintenant, veulent m'être fidèles
D'une œuvre sans espoir tentent les vains efforts ;
S'ils ont leurs devanciers superbes pour modèles,
S'ils ont comme eux l'audace et l'idéal des forts.
Étrangers à la voie où leur siècle s'engage,
Pour être ses élus ils n'ont rien entrepris,
Leur lèvres, qui jamais n'a parlé son langage,
Contracte devant lui la courbe du mépris ;
Sur les routes sans but que leurs pieds ont suivies,
Menant le deuil de l'art et de la vérité,
Ils mêlent au concert des âmes assouplies
Un accord douloureux qui n'est pas écouté :
Misérables enfants d'une ère transitoire !

Nul ne reconnaitra la marque de leurs pas,
Quand la postérité rouvrira dans l'histoire
Leur temps qui les dévore et ne les connaît pas !
Monde inconstant et sourd ! N'est-il rien qui t'émeuve ?
Verras-tu sans regrets s'éteindre mon flambeau ?
Et tout est-il fini ? Suis-je comme une veuve
Qui vient furtivement gémir sur un tombeau ?
Si mon sceptre est brisé, si ma puissance est morte,
Est-ce pour cette honte, ô dieux ! que j'ai lutté,
Que mon nom est illustre, hélas ! et que je porte
L'inutile fardeau de mon éternité ? »

Sa parole un moment troubla la solitude
Et les oiseaux du ciel contemplaient sa pâleur ;
Ils semblaient deviner, sous sa morne attitude,
Les ravages profonds qu'avait faits sa douleur ;
Et les heures fuyaient d'une aile indifférente,
Le silence autour d'elle était redescendu,
Et personne, à sa plainte amère et déchirante,
N'avait prêté l'oreille et n'avait répondu !
Les êtres achevaient leurs tâches journalières,
Lâchement résignés à leurs destins obscurs,
Les villes bruissaient comme des fourmilières,

Des peuples sans grandeur pullulaient dans leurs murs ;
Lasse enfin d'espérer, délirante, éperdue,
N'ayant plus de refuge où cacher son affront,
Un jour, elle leva ses mains dans l'étendue,
Puis, déployant sa taille et redressant son front :
« Je t'aime ! cria-t-elle, ô nature ! nature ! »
Et les vallons encor tressaillaient à sa voix,
Tandis que, secouant au vent sa chevelure,
Je la vis s'enfoncer dans le sein noir des bois !

IX

SONNET

Chacun de tes regards est comme une caresse,
Et tes yeux sont profonds comme l'immensité,
Jusqu'au fond de mon cœur ta voix enchanteresse
Descend, pareille à l'onde où s'abreuve l'été;

Laisse-moi savourer si longtemps mon ivresse,
Que je sois sûr enfin de sa réalité!
Jamais je ne connus une telle allégresse,
Et peut-être autrefois en eussé-je douté :

Je pensais qu'ici-bas toute joie était brève,
Qu'il fallait s'en aller dans le lointain du rêve
Pour goûter des amours charmants comme les miens.

Je le vois maintenant, c'étaient là des mensonges :
Il n'est rien de si doux dans le pays des songes,
Qui pourrait le savoir mieux que moi ? J'en reviens !

X

SAGESSE DE YORICK

Yorick marchait dans la poussière
D'un pas de sénateur romain,
Je venais un peu par derrière ;
Et nous suivions le grand chemin.

Nulle excroissance végétale
Ne déparait, en cet endroit,
La route départementale
Qui s'en allait toujours tout droit.

Une implacable symétrie
Se faisait voir autour de nous.
Au loin était une Mairie,
A nos côtés étaient des choux.

Sous le charme de ce spectacle
(Tant calomnié par les sots!)
Yorick, prenant un ton d'oracle,
Me fit la morale en ces mots :

« Si vous voulez que je vous dise
Quel est au fond mon sentiment,
Mon cher, croyez-en ma franchise :
Vos vers n'ont aucun agrément !

» Ils sont d'une froideur de glace,
Maigres comme vous, efflanqués,
L'amour y tient si peu de place
Que bien des gens en sont choqués !

» Pourtant, mon cher, il est notoire
Qu'à votre âge, sans vous flatter,
On a bien toujours quelque histoire
Un peu coquette à raconter !

» Au détail de vos aventures
On peut prendre un plaisir très-doux,
Guidez au moins les conjectures,
Quand on daigne penser à vous !

» Faites en sorte que l'on sache.... »
« — Pardon, dis-je, si j'interromps,
Devons-nous donc, comme un panache,
Porter nos amours sur nos fronts ? »

« — N'équivoquez pas, je vous prie !
Reprit Yorick avec dédain ;
Croyez que la galanterie
Est un devoir chez l'écrivain ;

» Si l'on n'y voit ni cœurs ni flammes,
Ni madrigaux ni compliments,
Ne sentez-vous pas que les dames
Trouveront vos vers assommants ?

» Sachez glisser avec adresse
Sur la pente des doux aveux,
Faites rimer *tresse* et *maîtresse*,
Cheveux et *l'ardeur de vos vœux* !

» Parlez Phœbus à des bergères,
Soyez gaillard et sémillant,
Écrivez des pièces légères
Où le mot passe en sautillant !

» Livrez-vous à des badinages,
De ceux-là qu'on peut lire au bain,
Et mettez-y des personnages
Vêtus de satin colombin !.... »

« — Je vois, dis-je d'un ton modeste,
Que vous en discourez fort bien !
L'amour est très-beau, mais le reste?... »
« — Oh ! dit Yorick, n'objectez rien !

» C'est une doctrine établie
Que vous n'avez pas le cœur chaud ;
Mais, outre tous ceux que j'oublie,
Vos vers ont un autre défaut :

» Dans votre humeur atrabilaire
(Fort attentatoire au bon goût !)
Nous n'avez nul souci de plaire
Et vous n'êtes pas gai du tout !

» Tout vous indispose et vous choque,
Vous êtes toujours mécontent,
Prêt à malmener votre époque !
Eh ! pour Dieu ! ne criez pas tant !

» Contre la fortune ennemie,
C'est en vain que l'on se débat,
Mon cher, il faut porter la vie
Comme un âne porte son bât !

» Il faut avoir de l'indulgence,
Rien, ici-bas, n'étant parfait !
C'est le beau de l'intelligence
D'accepter les lois qu'on lui fait ;

» Tâchez donc d'habiller la Muse
A la mode du temps présent :
Le vulgaire veut qu'on l'amuse,
Eh bien ! tâchez d'être amusant !... »

« — Ma foi ! criai-je, le vulgaire
Étant un peu sot, entre nous,
Son avis ne m'importe guère !.... »

« — Oh ! dit Yorick, y pensez-vous ?

» Le vulgaire étant notre maître,
Le vulgaire n'a jamais tort !
Et quelque niais qu'il puisse être,
Respectons-le, car il est fort !

» C'est lui qui décide et gouverne.
Mon cher ! il faut subir ses lois...
Ce n'est pas une baliverne,
Ne prenez pas votre air narquois ! »

Yorick ne changeait pas d'allure !
Ses propos étaient nets et courts,
Et je ne savais que conclure
Ni que penser de son discours ;

Et comme j'étais dans ce doute
S'il voulait ou non se gausser,
Voilà qu'au milieu de la route
Des moutons vinrent à passer ;

Soudain, voyant leur foule inepte,
Yorick mit la main au chapeau
Et, joignant l'exemple au précepte,
Fit la révérence au troupeau !

1863.

XI

AUTOMNALE

La fée au pied d'argent qui descend des montagnes
Quand l'hiver a mouillé l'aile des aquilons,
L'automne, en ce moment, traverse les campagnes,
Son voile de brouillards flotte sur les vallons ;

Déjà les feuilles d'or tombent dans l'avenue
Sous le rideau tremblant des jaunes peupliers,
Et, sur la terre humide, une odeur inconnue
S'exhale des rameaux qui jonchent les sentiers ;

Les jours de grande pluie ont gonflé les fontaines
Dont l'eau court dans les prés où vont paître les bœufs,
On entend, quand le soir s'avance, au fond des plaines,
Les chars pesants crier dans les chemins bourbeux ;

Au loin, dans l'étendue où l'œil ne peut les suivre,
En vols larges et noirs les corbeaux ont passé ;
Les taillis sont rouillés, la forêt est de cuivre,
Pleurez, nymphes des bois, le deuil est commencé !

Nymphes, dans ces regrets dont votre âme est saisie,
Comme dans vos plaisirs et vos félicités,
Toujours, vous le savez, la douce poésie
S'approche, sœur fidèle, et marche à vos côtés ;

Tantôt levant le front et tantôt inclinée
Vers le sol où l'on voit l'empreinte des saisons,
Elle suit avec vous la pente de l'année,
Sur les rythmes de l'heure accordant ses chansons :

Pour parer ses amours et tresser leur couronne,
Elle a cueilli gaiment les fleurs du renouveau ;
Elle cherche aujourd'hui, dans les voix de l'automne,
Pour ses vieilles douleurs, quelque refrain nouveau !

1864.

XII

LE RÊVE DE JACQUES

La maison, sans doute, est étroite,
Mais j'en suis le seul habitant ;
Quelques arbres sont à sa droite,
En face d'elle est l'occident ;

Au seuil même de la vallée
Elle fut bâtie autrefois,
Eile n'est pas trop isolée,
Puisqu'elle est voisine des bois ;

On aperçoit, près de l'entrée,
Une cour herbeuse, et plus loin,
Un verger de forme carrée
Que je néglige avec grand soin ;

Je n'ai pas de vastes domaines,
Mais j'ai de très-grands horizons,
Et la vue et l'odeur des plaines,
Si je n'en ai pas les moissons ;

Au premier est ma librairie,
Et je mêle sur ses rayons
La crème de la rêverie
A la moelle des lions ;

Là, souvent, cessant ma lecture,
Je compare, pièces en main,
Les merveilles de la nature
A celles de l'esprit humain :

Mais puis-je, sans ingratitude
Et sans blasphémer l'amitié,
Me plaindre qu'en ma solitude
Mes vieux amis m'aient oublié ?

Par l'automne rêveuse et grise
Tous les ans je suis visité ;
En hiver, je reçois la bise,
Et le soleil vient en été :

Et je goûte une paix profonde
Dont nul ne peut me détourner.
Car je n'attends plus rien du monde
Lequel n'a rien à me donner.

Je n'aurai jamais la folie
D'immoler, à ses biens douteux,
Les trésors de mélancolie
Que je trouve à me passer d'eux ;

Nulle ambition déplacée
Ne trouble ou n'aigrit mes esprits ;
Je ne dirige ma pensée
Qu'en des sentiers toujours fleuris ;

Je songe à des choses charmantes :
A la mort, à la pauvreté,
A ces incroyables tourmentes,
Où notre cœur est ballotté :

Je songe qu'à tort on s'abreuve
Au flot de l'espoir incertain ;
Et j'écoute, sans qu'il m'émeuve,
Le rire inepte du destin !

Voilà tout, il vous est facile
De voir, au tableau que j'ai fait,
Qu'étant reclus, triste et tranquille.
Mon bonheur doit être parfait :

Pour ne point paraître modeste,
Je dois ajouter cependant
Que maison, bonheur et le reste
Sont un rêve très-impudent ;

Oui, lecteur, ce n'est là qu'un rêve,
Et je l'écris pour te prouver
A quelle audace je m'élève,
Quand je fais tant que de rêver,

XIII

VERS NOIRS

Comme un feu délaissé ton ardeur se consume,
Ses élans généreux touchent à leur déclin,
L'azur des horizons se voile et l'amertume
Succède aux voluptés dont ton être était plein ;

Sous le faux appareil de l'imposture humaine
Tu découvres le vide et le néant secret,
Sous la pourpre des mots, sous leur majesté vaine,
La médiocrité des choses t'apparaît ;

A ton contact, ces biens que de loin on vénère
Rentrent sous le niveau de la réalité,
Déjà s'évanouit le monde imaginaire
Que ton enthousiasme avait seul enfanté ;

Déjà d'un vol plus prompt s'éloignent tes chimères ;
Depuis que les vautours ont dévasté leur nid,
Sûrs de ne pas vieillir, tes songes éphémères
Sont tristes en naissant comme un amour fini ;

Par d'étranges douleurs ton âme est oppressée.
Et si, pour nous tromper, tu souris quelquefois.
Nous lisons sur ton front le deuil de ta pensée,
Car tu souffres beaucoup, quelque fier que tu sois !

Mais tu subis la loi fatale. inexorable,
Qui, pour l'humilier, s'impose à l'univers,
Qui veut que, tour à tour, superbe ou misérable,
Il ait ses jours d'orgueil et ses jours de revers ;

A cette heure où chacun, vaincu par l'atonie,
Au devant du destin se hâte d'accourir,
A cette heure où l'on sent diminuer la vie,
Toi seul, ô révolté ! ne voudrais pas mourir !

De tes espoirs, pourtant, qu'est-ce donc qui te reste ?
A quelle nouveauté vas-tu tendre les bras ?
Le mal, le mal du temps, corrompt, venin funeste,
Tout ce qui paraissait te charmer ici-bas !

Le silence grandit ! tes jours deviennent sombres !
L'isolement s'accroît dans sa muette horreur !
Les champs autour de toi se jonchent de décombres
D'où monte je ne sais quelle immense terreur !

Ils sont là, les lambeaux épars de ces croyances
Qui peut-être portaient l'avenir dans leurs flancs,
Là gisent les esprits et là les consciences,
Là les droits nouveau-nés dans leurs langes sanglants !

Ici sont les débris des grandeurs abattues
Que de leur pied de fer les vainqueurs ont foulés ;
Ici gisent, brisés, les fronts blancs des statues ;
Ici, sur tes dieux morts les temples écroulés !

Tu ne peux, cependant, contempteur indocile,
Échapper aux rigueurs de ce monde où tu vis,
Il n'est plus aujourd'hui de temple ni d'asile
Pour ceux que ses laideurs partout ont poursuivis ;

Ce n'est plus le moment des hautes épopées,
Des luttes de l'idée où l'on jetait son cœur,
Et dont les bruits, stridents comme des chocs d'épées,
Des peuples assoupis réveillaient la torpeur ;

L'herbe silencieuse a recouvert les dalles
De ces cloîtres où Dante allait chercher la paix,
Leurs murs n'entendent plus le bruit lent des sandales,
Les grands moines se sont endormis pour jamais !

La mort même a perdu sa gloire et ses prestiges,
L'héroïsme n'a plus de rôle parmi nous,
S'il venait accomplir quelqu'un de ses prodiges,
Les enfants bafoueraient son zèle et son courroux ;

Il serait comme un être exilé de sa sphère,
Et s'il tombait, frappé du glaive ou du couteau,
Sur notre sol étroit nous ne pourrions pas faire
Une place assez vaste à son large tombeau !

XIV

BUCOLIQUE

Dans le bois qu'emplissait l'aurore
Les fins aromes du printemps
Étaient répandus et flottants;
Car les feuilles venaient d'éclore;
L'azur du ciel semblait lointain;
Et j'aspirais l'air du matin
Dans le bois qu'emplissait l'aurore.

Sous les arbres d'un chemin creux
Soudain j'aperçus le cortège

Des dieux dont la faveur protège
Le calme des vallons heureux ;
En bel ordre, d'un air superbe
Ils s'avançaient à travers l'herbe
Sous les arbres d'un chemin creux.

En tête marchaient les Satyres
Avec un port de conquérants ;
Les Faunes suivaient sur cinq rangs
Et par moments poussaient des rires !
Puis venaient, gaillards et pimpants,
Les corps divers des Egipans ;
En tête marchaient les Satyres !

Les nymphes des prés et des eaux
Parmi la foule étaient groupées ;
C'étaient les pensives Napées
Qui se mirent dans les ruisseaux ;
Les Oréades des montagnes
S'étaient jointes à leurs compagnes,
Les nymphes des prés et des eaux.

D'une façon lente et courtoise
La troupe vers moi s'approcha ;
Un Satyre s'en détacha,
Portant un cyprès d'une toise,
Et, non pas sans quelques détours,
Il me tint ce petit discours
D'une façon lente et courtoise :

« Cher monsieur, nous vous connaissons
Comme un hôte de ces parages ;
Vous avez l'amour des ombrages,
Des fontaines et des gazons ;
A ces goûts simples et rustiques
Pour un de nos amis antiques,
Cher monsieur, nous vous connaissons ;

» D'un Sylvain, très-haut personnage,
Qui justement vient de mourir,
Nous accourons pour vous offrir
Les droits, le titre et l'apanage,
En outre du profond respect

Que nous éprouvons à l'aspect
D'un Sylvain, très-haut personnage ! »

Sans hésiter un seul instant :
« Je sens, dis-je, mon impuissance
A montrer ma reconnaissance
D'un procédé qui m'émeut tant !
Certes ! c'est un honneur insigne !
Mais je l'accepte, quoique indigne,
Sans hésiter un seul instant ;

» Le cercle des choses humaines,
Aussi bien, me semble un peu noir :
J'aimerais, pour changer, à voir
Ce qui se passe en vos domaines ;
Là, gaîment, je suivrais vos pas ;
Là je ne rencontrerais pas
Le cercle des choses humaines ;

» Qu'en votre douce intimité
J'aurais des plaisirs ineffables !

Moi qui voudrais, parmi les fables,
Oublier la réalité ;
Pour goûter ce bien que j'envie,
Où puis-je mieux couler ma vie
Qu'en votre douce intimité ? »

Aussitôt dans toute la bande
Éclatèrent des chants divins !
Io Pæan ! criaient les Sylvains !
Croyez que la clameur fut grande !
Au loin l'écho lui répondit,
Un délire se répandit
Aussitôt dans toute la bande !

Les chèvrepieds dansaient en rond,
Un Faune faisait des gambades,
D'autres taquinaient les Dryades,
Les nymphes, pour parer leur front,
Détachaient les branches prochaines ;
D'un pied pesant, autour des chênes,
Les chèvrepieds dansaient en rond ;

Dans le bois qu'emplissait l'aurore
Bientôt chacun des dieux s'enfuit,
Mais longtemps j'entendis le bruit
Courir sous la voûte sonore ;
Puis, ce fut comme un son lointain,
Que dissipa l'air du matin
Dans le bois qu'emplissait l'aurore.

1864.

PROPHÉTIES

« Le Poète aujourd'hui n'a plus rien à chanter,
Pégase, ce coursier qu'il ne sait plus monter,
Erre sur le Parnasse inculte !
Les grandeurs du passé s'éclipsent tour à tour,
Le Poète n'a plus d'objet pour son amour,
Ni de déité pour son culte !

» Ses trépieds sont muets, ses oracles scellés,
Le merveilleux s'en va, les rois s'en sont allés,
Il voit crouler les mœurs antiques ;

La révolte d'ailleurs a germé dans son cœur,
Il marche au premier rang dans le troupeau moqueur
Des raisonneurs et des sceptiques !

» Il n'a plus le respect des forts ni des puissants,
Mécène avec horreur entendrait ses accents
Hérissés de phrases hautaines !
Il parle de la guerre en termes douloureux.
Il n'aime à célébrer ni les hauts faits des preux.
Ni les exploits des capitaines !

» De son pinceau léger il veut faire un burin,
L'amour même apparaît à son esprit chagrin
Comme un songe incertain qui passe ;
Épuisée à la fin d'un inutile effort,
La lyre va se taire et son dernier accord
Bientôt va mourir dans l'espace ! »

Ils nous parlent ainsi les prophètes amers
Qui, les yeux attachés sur le vieil univers,
Tournés vers sa forme qui tombe,

Et sentant qu'avec lui leur règne va finir,
Voudraient voir la pensée et l'art et l'avenir
Couchés avec lui dans la tombe!

Poëte, crois-les donc ! les temps vont se fermer !
Rien ne te restera qui puisse encor charmer
Ta muse à jamais inféconde !
Oui, rien ! rien que le beau dans son éternité !
Rien que le genre humain ! rien que la liberté !
Rien que l'immensité du monde !

XVI

L'AMÉRICAIN

Mon ami l'optimiste, un homme redoutable !
Un soir, après souper, s'accouda sur la table,
Et, sans voir si quelqu'un prenait un air moqueur,
A ses rêves de miel abandonna son cœur !
Il avait bu des vins de la Haute-Bourgogne,
En sorte que, laissant échapper sans vergogne
Sa verve dont bientôt le flot nous inonda,
Sur un rythme pompeux soudain il préluda :

« Oui ! ce peuple, Messieurs, est le premier du monde !
Nul, je crois, n'oserait discuter sur ce point !... »

Un bruit approbateur circulant à la ronde
Prouva qu'on n'osait pas ; mais lui, frappant du poing :

« Cette maxime est sûre et la preuve en est faite !
Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut en plaisanter ;
Devant les peuples forts la critique est muette,
Et son rôle évident est de les respecter ;
Je puis donc me borner à rappeler la gloire
Dont nous resplendissons aux yeux de l'étranger,
Et dont les longs récits fatigueront l'histoire !
La gloire ! c'est le pain qu'un peuple doit manger !... »

Un vieil Américain, de taille colossale,
Se tenait, sans mot dire, en un coin de la salle,
Et, comme un homme las d'avoir trop voyagé,
Dans un calme profond semblait être plongé.
C'était un grand Trappeur, familier des prairies,
Méfiant à l'endroit des longues théories,
Mais terrible coureur des fleuves et des bois,
Ayant franchi le monde au moins cinquante fois !
Glacé comme un boa, robuste comme un chêne,
Gigantesque, il tendait de la table prochaine

L'oreille à l'orateur, et, sans étonnement,
A ce noble début il sourit doucement.

« Ce peuple-là, messieurs, poursuit l'optimiste,
Outre qu'il est rempli de vaillance et d'ardeur
Et des mille vertus dont chacun sait la liste,
A d'autres fondements encore à sa grandeur :
Oui ! son cœur est de feu ! son esprit est de flamme !
Pourtant, et là surtout son génie apparaît,
Aux jeux de la fortune il assouplit son âme
Et du sort quel qu'il soit il accepte l'arrêt !
Devant tes volontés claires, ô Providence !
Il sait, peuple soumis, s'incliner à propos,
Il sait prendre une part de son indépendance
Pour l'immoler aux biens qu'enfante le repos ;
Car il est des devoirs devant qui tout s'efface,
Le respect..... »

A ce mot, l'Américain du Nord,
Sans qu'un pli traversât la raideur de sa face,
Parut se hasarder à rire un peu plus fort.
Mais l'autre :

«..... Le respect des choses établies

Est notre soin constant, bien qu'on veuille en douter,
Et nous avons toujours, même après nos folies,
Quelques faits établis à pouvoir respecter ;
Car les lois ne sont pas des chansons, j'imagine !
Et nous les accueillons d'un esprit ingénu,
Simplement, sans chercher quelle est leur origine ;
Tout ce qui vient d'en haut pour nous est bienvenu !
C'est là, je le proclame, agir en hommes sages ;
C'est ainsi que l'on vit tranquille et satisfait,
Ainsi l'ordre résiste à l'injure des âges !... »

Ma foi ! le Mohican éclata tout à fait !

« Ce n'est pas que, plongés au sein de l'apathie,
Un égoïsme sourd nous y tienne enfermés ;
Le monde est assuré de notre sympathie,
Terrible aux oppresseurs et chère aux opprimés !
Mais toujours mesurés et prompts à nous soumettre
Au cours irrégulier des astres et des temps,
Parfois, languissamment, dans le giron d'un maître,
Comme en un port béni, nous fuyons les autans !

Nous sentons la beauté d'un sublime esclavage,
Et ne marchandons pas l'amour à nos vainqueurs..... »

(Le Peau-Rouge riait d'une façon sauvage !)

« ... Et ne marchandons pas notre argent ni nos cœurs !
C'est le point singulier de notre caractère
De subir aisément le prestige d'autrui ;
Mais, fiers de lui payer un tribut volontaire,
Nous gardons cependant des armes contre lui !
Car nous ne poussons pas jusques à la manie
Notre abnégation ; notre esprit est frondeur,
Et souvent un parfum de subtile ironie
De notre dévouement relève la fadeur !
Et, quoiqu'il soit chez nous à l'état de principe,
Ce dévouement se livre à des écarts soudains,
Si bien que, quelquefois, le drôle ! il s'émancipe
En des propos narquois et des discours badins !
Et même il ne craint pas d'exhaler sa colère
(En tapinois, le soir, tout bas, au coin du feu !)
Lorsque l'autorité parvient à nous déplaire,
Il est si consolant d'en maugréer un peu ! »

En ce moment on vit sur l'angle de sa table,
Le Yankee se pâmer d'un rire épouvantable !
D'abord, assez surpris, l'optimiste hésita,
Puis, bientôt retrouvant son calme, il ajouta :

«... Ce goût pour l'épigramme et pour la raillerie
Est anodin sans doute et non sans agrément ;
Il a sa gentillesse et sa coquetterie ;
Toutefois, il convient d'en user prudemment !
A quoi bon ? que prétend l'homme qui déblatère ?
Qui le meut ? que veut-il ? et que peut-on savoir ?
En face du pouvoir le mieux est de se taire.
Il en sait plus que nous, puisqu'il est le pouvoir !
Imitons les troupeaux dans les gras pâturages ;
L'herbe abonde, il suffit, rien ne peut les troubler !
La paix, cet oiseau rare, a hanté nos parages ;
Ne bougeons plus de peur de la faire envoler !
Ayons ce bon esprit d'ajouter la concorde
A ces prospérités qui s'épanchent sur nous ;
Savourons les loisirs que le ciel nous accorde :
Pour être un peu bien longs, ils n'en sont pas moins doux ! »

Le libre citoyen des libres Républiques,
Comme l'autre achevait ces phrases pathétiques,
A son hilarité donnait un vaste essor !
Il riait ! il riait ! je crois qu'il rit encor !
Et, quoique un peu choqués de sa joie insensée,
Nous ne pûmes savoir quelle était sa pensée,
Car l'indomptable enfant des lacs et des Pampas
Comprenait le français, — mais ne le parlait pas.

1851.

XVII

MISÈRE

Le calme est maître de la terre ;
L'homme, ce mage à l'œil serein,
Doit vivre sans que rien n'altère
Sa majesté de souverain ;

Il doit considérer les choses
Comme leur juge et leur seigneur,
Soit que de leurs métamorphoses
Naisse l'angoisse ou le bonheur.

Il doit, dans sa noble attitude,
Devant elles hausser le front,
Afin que nulle servitude
N'imprime sur lui son affront ;

Afin que rien ne l'importune,
Et qu'à jamais humiliés,
Les flots de l'aveugle fortune
Viennent se briser à ses pieds !

Il n'est qu'un esclave ou qu'un lâche
Celui que peuvent émouvoir
Les austérités de sa tâche,
Les tortures de son devoir,

Celui dont l'âme est enchainée
Au char de la fatalité,
Et qui laisse la destinée
Attenter à sa liberté !

Le sage, dont la seule envie
Est d'atteindre son idéal,
Dans tous les sentiers de la vie
Marche vers lui d'un pas égal ;

Il sait porter sans défaillance,
Le poids de la prospérité,
Ni la grandeur, ni l'opulence
N'étonnent sa tranquillité ;

Mais quelque hasard qui le frappe,
Il le contemple sans effroi
Et dans sa misère il se drape
Comme dans le manteau d'un roi ;

Il sait t'aimer, fière prêtresse,
Toi qui gardes l'antique honneur,
Et remplis d'intime allégresse
Les élans affranchis du cœur,

Il aime ta pâle figure
Où la souffrance resplendit,
Il aime ta robe de bure
Qui t'isole et qui te grandit,

Et les vertus que tu commandes
Du fond de ton obscurité,
Conseillère des âmes grandes,
Mystérieuse pauvreté !

XVIII

LA MER

**Ne vous arrêtez pas aux contours de la face,
Souvent le front de l'homme a des aspects menteurs;
Sachez interroger de vos yeux scrutateurs
Le monde intérieur caché sous la surface;**

**L'énigme qu'il enferme en son obscurité
Vaut bien que le passant l'épelle et la devine;
Tout esprit porte en lui quelque leçon divine,
Et toute âme vivante est une vérité !**

Dans l'éclair passager de nos enthousiasmes
Nous jugeons et, d'un mot, nous condamnons souvent ;
La verve en nos propos siffle comme le vent,
Et nos graves arrêts ne sont que des sarcasmes !

Celui-ci, disons-nous, est difforme, il est laid ;
Le vice de cet autre est peint sur son visage ;
Cet autre m'apparaît comme un mauvais présage,
Je ne sais rien de lui — sinon qu'il me déplaît !

Et ce sont des discours insensés et frivoles,
Car l'être le plus bas peut avoir sa vertu :
C'est peut-être un héros par le sort abattu,
C'est peut-être un martyr qu'insultent nos paroles !

Amis ! le cœur humain, ce cœur que vous sondez
Est semblable à la mer périlleuse et profonde ;
Allez ! quittez les bords, et, dans le sein de l'onde,
Plongeurs audacieux, descendez, descendez !

C'est là qu'ont pénétré les funestes orages
Qui, semant le chaos, dans l'ombre sont venus,
Là se heurtent sans fin les courants inconnus
Où flottent les débris des antiques naufrages ;

Sur le sol caverneux du gouffre plein d'horreur
Croissent les fruits maudits et les plantes étranges,
Là, les monstres sans nom qui vivent dans les fanges
Attendent que la nuit déchaîne leur fureur ;

Des bruits sourds, infinis, remplissent l'étendue,
On dirait des soupirs, des cris et des sanglots...
Sans crainte cependant descendez sous les flots,
Votre peine, ô chercheurs ! ne sera pas perdue !

Dans ces eaux quelquefois le ciel s'est reflété ;
Même dans leur courroux, même dans leur démence,
Elles gardent parfois sous leur coupole immense
Cette perle tranquille et pure : la bonté !

XIX

BOIS SACRÉS

Dans une forêt ténébreuse
J'ai vécu pendant bien des jours ;
J'aimais à suivre les contours
De sa profondeur vaporeuse ;
Et j'étais plein d'émotions
Comme elle était pleine de sèves,
Car ses branches étaient mes rêves,
Ses arbres mes illusions.

La forêt était vaste et belle,
Un souffle embaumé s'y glissait,
Le feuillage se balançait
Dans une fraîcheur éternelle ;
Moi, j'allais d'un pas vagabond
Parmi les fraises et les mousses,
Je pensais à des choses douces
Et l'ombre jouait sur mon front ;

Mais, depuis certaines années,
Un vieillard sauvage et maudit,
Grand bûcheron, à ce qu'on dit,
Frappe de ses mains acharnées ;
On entend sur tous les sommets
Le bruit sourd de sa forte hache,
Il coupe, il abat, il arrache
Et ne se repose jamais.

Si bien qu'au lieu du bois superbe,
Bientôt le temps sera venu
Où je n'aurai qu'un terrain nu,
A peine couvert d'un peu d'herbe :

Alors, sur l'espace encombré
De ces débris de mille sortes,
Foulant aux pieds les feuilles mortes,
Soir et matin, je marcherai ;

Mais, ô Sylvains ! n'allez pas croire
Qu'envenimé par le chagrin,
Je veuille accuser le destin
D'une façon blasphématoire ;
A ma place, plus d'un irait
Perdre son temps en invectives
Ou chanter en notes plaintives
Les louanges de sa forêt ;

Non, tel n'est pas mon caractère :
Parcél aux pauvres gens qu'on voit
Ébucheter quand vient le froid,
Je me courberai vers la terre ;
Et, glanant ces rameaux rougis
Et ces fascines desséchées,
Non pas sans des larmes cachées
J'en ferai des tas au logis ;

Et, pendant l'hiver qui s'apprête,
Qui sera dur, je le prévois,
Au moins, j'aurai beaucoup de bois
Pour me chauffer dans ma retraite ;
Et tantôt seul, près des tisons,
Je prolongerai la veillée,
Et, tantôt, en grande assemblée.
J'appellerai mes compagnons ;

Puis, les voyant autour de l'âtre,
Je leur dirai : D'où pensez-vous
Que je tire ce feu si doux
Et cette clarté si folâtre ?
Quel bois croyez-vous que j'ai mis
Pour alimenter cette flamme ?
O mes amis ! j'ai mis mon âme,
Et ma jeunesse, ô mes amis !

1861.



XX

PLACE PUBLIQUE

O mes amis! je me rappelle
Un lieu que je vis autrefois,
Un lieu plein d'échos et de voix
Plein d'une tourmente éternelle;
On eût dit l'immense rumeur
Qui couvre une place publique,
Et faut-il que je vous explique
Que ce lieu-là c'était mon cœur?

Une foule très-affairée
S'y ruait sans cesse et passait
Et repassait et bruissait
Comme les flots dans la marée,
Une foule d'êtres charmants,
Divers de noms et d'apparences,
Désirs, passions, espérances,
Tout un peuple de sentiments!

Avec son rêve ou sa folie
En ce lieu chacun accourait,
Car, alors, on y célébrait
La grande fête de la vie!
Et c'était un plaisir de voir
En vêtements d'or ou de bure,
Dans l'aube rayonnante et pure,
Ces personnages se mouvoir.

L'un d'eux, je m'en souviens encore,
Portait un panache éclatant,
O le merveilleux charlatan
Avec ses airs de matamore!

Il se flattait tout simplement
De conquérir un jour le monde.
Et j'en vis beaucoup à la ronde
Qui l'admiraient profondément !

Un autre, naïve statue,
Se tenait, pensif, à l'écart,
Et laissait flotter son regard
Dans le vide de l'étendue ;
Il attendait, en son ennui,
Mais qui donc pouvait-il attendre ?
Il était jeune, grave et tendre,
En sorte qu'on riait de lui.

Bien des jours et bien des années
Ont dû couler depuis ce temps,
J'ai vu finir bien des printemps
Et changer bien des destinées !
Tous ceux qui s'étaient rassemblés
Pour ces fêtes du premier âge,
L'un après l'autre, sans tapage,
Furtivement s'en sont allés.

Maintenant la place est déserte,
Le vent y hurle, il y fait froid,
Entre les pavés l'herbe **croît**,
Une herbe longue, drue et verte;
Si, par moments, un bruit de pas
Retentit dans le crépuscule,
C'est quelque passant qui circule,
Mais que je ne reconnais pas !

Enfin, la place tout entière
S'endort, le calme est absolu ;
Au fond d'un angle obscur j'ai lu
Ce mot triste et noir : Cimetière !
Le frisson de l'hiver naissant
Court dans la nature oublieuse,
Sur la terre silencieuse
Voici la neige qui descend !

XXI

DISCOURS SUR L'UNIFORMITÉ

Messieurs, à mon avis, vous auriez tort de croire
Ce que disent un tas de gens à l'humeur noire
Qui n'ont d'autre métier que d'être mécontents
Et de calomnier les choses de leur temps;
Gens fâcheux s'il en fut! âpres et fanatiques,
Ignorant combien peu l'on gagne à ces critiques
Et combien l'optimisme est bon pour la santé!
Si vous les écoutiez, j'estime, en vérité,
Que sans délibérer, sans souper, sans attendre,
Vous iriez de ce pas vous noyer ou vous pendre,

Dont je serais vraiment affligé, pour ma part,
Outre que, pour ce faire, il n'est jamais trop tard !
Oui, messieurs, repoussez l'influence funeste
De ces extravagants ; il est très-manifeste
Que le monde jamais ne s'était mieux porté,
Il crève de pléthore et de prospérité,
Il fleurit, il éclate, il abonde en merveilles,
Il est centralisé par-dessus les oreilles,
Et vingt esprits gaillards vous prouvent tous les jours
Que l'instant est venu des ris et des amours !

Pourtant, bien que je sois modeste et que je sente,
Dans son immensité, notre splendeur présente,
J'ose conjecturer qu'elle n'est pas à bout,
Que même, sans médire, il s'en faut de beaucoup,
Et que notre grandeur, à peine à son aurore,
Ne peut manquer de croître et de grandir encore !
Déjà vous avez pu voir et considérer
Comment l'ordre chez nous commence à pénétrer ;
Comment, répudiant les formes incongrues
Qu'affectaient jusqu'ici les maisons et les rues,
Nous plâtrons, blanchissons, balayons, alignons
Les bornes et les murs, les toits et les pignons ;

Et combien, bousculant les villes trop étroites,
Nous faisons de progrès dans l'art des lignes droites ;
Ce n'est rien que cela ! c'est le commencement,
Il faut, pour applaudir, attendre au dénouement.
Songez, messieurs, devant tant de métamorphoses,
A quel point nos aïeux, dans ces sortes de choses,
Avaient l'esprit inepte et le cœur ingénu !
Dans un monde inégal, anguleux, biscornu,
Ils vivaient, m'a-t-on dit, chacun à leur manière ;
L'un avait son donjon, l'autre avait sa chaumière,
L'un allait en habit, l'autre allait en pourpoint,
L'un portait des galons, l'autre n'en portait point,
En sorte que c'était une cacophonie
Affligeante pour ceux qui cherchent l'harmonie,
Et, si vous exceptez certaines sages lois
Que débonnairement établissaient les rois
Pour corriger le luxe et régler la dépense
(Lois que je ne puis trop admirer, quand j'y pense !),
Chacun croyait pouvoir s'y prendre à sa façon
Pour chausser sa culotte et bâtir sa maison.
Quelle hérésie ! hélas ! et quelles antiquailles !
Et que diable faisait le pouvoir à Versailles ?

Sachez que nous avons des principes nouveaux,
Et que nous n'avons plus à craindre de rivaux
En matière de grande et petite voirie !
Nous ne badinons plus avec la symétrie,
Si bien que l'univers, soumis, se tenant coi,
Se fera symétrique, ou nous dira pourquoi !
Oui, nous inculquerons à la nature entière
Une mode de vivre honnête et régulière ;
Les fleuves désormais, par ordre du préfet,
Vont couler sagement et dans un lit bien fait ;
Plus de torrents sans frein ! de vagues écumantes !
Nous les enfermerons en des digues charmantes
Et des quais enchantés de se voir en pendant.
L'arbre qui fut toujours un être indépendant,
Incapable de soins, croissant à l'aventure,
Nous allons l'émonder, le taillant en figure
De barils à moutarde ou de vertugadins
Ou d'un objet quelconque ; au fond de nos jardins
Les ifs et les quinquets mettront du fanatisme
A régaler nos yeux de leur parallélisme,
Quinconces, boulingrins, et les bancs pour s'asseoir,
Par les Dieux ! tout sera quadrangulaire à voir !
Les Philistins rêveurs viendront, sous nos charmillles,
Vanter la propreté moderne à leurs familles ;

Le vent du Nord sera tranquille et modéré
Comme un conservateur en place et décoré ;
Le saule échevelé mettra de la pommade,
On recoudra sa queue au chien d'Alcibiade,
Je n'en finirais pas si je vous disais tout !
Une immense fadeur, qui s'étendra partout,
De l'art vraiment correct annoncera l'époque ;
Enfin, n'omettant rien, et pour que rien ne choque
Votre invincible horreur du moindre changement,
Nous avons résolu d'arrondir doucement
Sur un même niveau la pointe des montagnes,
Afin que le regard, parcourant les campagnes,
Se repose en tout lieu sur un même horizon ;
Et, comme il suffit bien d'une seule saison
(L'automne et le printemps n'ayant pas d'importance),
Près du Père Éternel nous sommes en instance
Pour qu'il fasse l'hiver ressemblant à l'été !
O charmes surprenants de l'uniformité !

Cet amour éclairé pour le haut jardinage,
On ne peut le nier, est le vrai témoignage
Qu'un peuple est glorieux, prospère, intelligent,
Qu'il est libre, et surtout qu'il a beaucoup d'argent ;

Qu'en pensez-vous, messieurs ? sont-ce là des fadaïses ?
Ajoutez, s'il vous plaît, que nous aurons nos aises
Dans ce monde carré qui s'ouvre sous nos pas :
Toute habitation sera faite au compas,
Non par la volonté des sots propriétaires,
Trop enclins à gérer eux-mêmes leurs affaires,
Mais aux frais du public qui s'y loge, après tout !
Et non plus au hasard de votre propre goût,
Comme étaient ces maisons dont vous étiez les maîtres,
Où vous n'aviez point d'air, sinon par les fenêtres,
Mais sur un plan céleste, uniforme et tracé,
Par un fonctionnaire à ce soin préposé !

Messieurs, en cet endroit, une chose est à craindre :
Pourrai-je, moi chétif, suffisamment dépeindre
Le véhément transport qui viendra nous saisir,
Quand, tout étant parfait, nous aurons le loisir
De contempler de haut notre œuvre enchanteresse ?
Je pense que, ravis en soudaine allégresse,
Désireux de complaire au pouvoir, nous voudrons
Être dignes des lieux que nous habiterons ;
Bientôt donc, corrigeant notre propre nature,
Accommodant nos cœurs comme l'architecture,

Bientôt, sans trop d'efforts, résultat merveilleux !
Nous serons tous pareils, et n'en vaudrons que mieux !
Car, n'êtes-vous pas bien ainsi ? que vous en semble ?
Ne souhaitez-vous pas que chacun vous ressemble ?
N'êtes-vous pas, Messieurs, de la taille qu'il faut ?
La trop grande excellence en tout est un défaut
Qui ne se souffre point en bonne compagnie ;
On a depuis longtemps condamné le génie
Comme dépassant trop la médiocrité,
Et, soit dit entre nous, il l'avait mérité,
Lui qui toujours tracasse, et condamne et malmène
Ces beaux petits écarts de la faiblesse humaine,
Et qui, seul, redressant son front outreuidant,
Lorsque tous sont soumis, veut être indépendant !

Messieurs, je tombe ici dans les bras de ma muse !
Et mon émotion n'a pas besoin d'excuse,
Le spectacle des temps où nous allons entrer
M'attendrit, je le sens, vais-je rire ou pleurer ?
Voyez quels jours de rose et de miel que les nôtres !
Nous n'aurons du talent ni les uns ni les autres !
Également payant, également battus,
Également doués de toutes les vertus,

Ne nous écartant point des sentiments vulgaires,
Le sort de nos voisins ne nous troublera guères,
Rendant aux potentats l'honneur qui leur est dû,
Troupeau bëlant, troupeau bon pour être tondu,
Troupeau respectueux pour le garde champêtre,
Troupeau prédestiné, facile à mener paitre,
J'imagine, et c'est là mon espoir le plus doux,
Que nos pasteurs, enfin, vont être fiers de nous !

Oui, messieurs, nous fuirons les rêves téméraires,
Et, tenant en mépris les choses littéraires,
Nous aurons ce plaisir de ne penser jamais ;
L'idéal, qui jadis volait sur les sommets,
Comme un simple mortel marchera sur ses jambes,
Les gazetiers seront féconds en dithyrambes,
Le poète, la nuit, faisant des songes d'or,
Songera pour le moins qu'il est tambour-major
Et que mille troupiers, en bataille rangée,
Poussent sur ses talons une charge enragée ;
La guerre se fera pour notre amusement,
Et rien, certes ! n'étant plus beau qu'un régiment,
Nous en aurons beaucoup, de très-longs, dont la vue
Nous causera sans cesse une joie imprévue,

Tant que, par sympathie, en prenant nos ébats,
Nous mettrons des plumets et marquerons le pas,
Ce qui nous maintiendra dans nos goûts militaires ;
En outre, nous aurons des Lycurgues austères,
Inspirés par les dieux (cela s'entend toujours !)
Pour fixer la durée et l'emploi de nos jours ;
Au seuil de leurs maisons, ou mieux : de leurs casernes !
Les passants (ne croyez que ce soient balivernes !)
Pour plus de sûreté, se mettront sur le dos
Un écriteau notable où l'on verra ces mots :
« Cette machine-là qui parle et se remue
C'est un homme, la chose est dûment reconnue,
C'est pourquoi la police, après mûr examen,
Lui concède le droit de passer son chemin. »
Il faut bien protéger l'homme contre lui-même,
Sans quoi ses passions feraient un mal extrême !
Nul donc ne soupera sans un certificat
Constatant qu'il n'a pas l'estomac délicat,
Pour que sur aucun point nul doute ne s'élève !
Spectacle attendrissant, messieurs, si je ne rêve !
Nous voyez-vous d'ici ? toujours réglementés,
Bridés, numérotés par les autorités,
Notre paix n'aura pas l'ombre la plus légère !
Et n'allez pas au moins crier que j'exagère,

Que je suis emporté par un excès d'ardeur...
Non, messieurs, croyez-le, je ne suis pas frondeur !
Et ce n'est certes pas le zèle qui m'égare !
Je vois venir de loin l'ère qui se prépare ;
Vous l'attendez, messieurs, et je l'attends aussi,
Pourtant je ne suis pas trop pressé, Dieu merci !

XXII

ÉROS

Éros, Éros, le dieu jaloux,
Sous ses regards tendres et doux
Cache des éclairs et des flammes ;
Avare et dur comme les rois,
Il veut recevoir à la fois
Les tributs de toutes les âmes !

O poète, l'ignoras-tu ?
Lorsque, drapé dans ta vertu,
Tu te dressais, vaillant athlète,

Et que ton cœur vide et serein
Était comme un lac souterrain
Où nul astre ne se reflète ?

Ah ! jamais tu n'avais souffert !
Tu n'avais pas senti le fer
Le fer d'Éros ni ses blessures !
Ta gloire était d'être indompté,
Ta froideur et ta liberté
Paraissaient tranquilles et sûres !

Nuls dédains n'égalaien't les tiens,
Et tu disais, je m'en souviens,
Dans tes audaces triomphales :
Oui, je suis seul, mais je suis fort !
Je ne crains pas le vent du sort
Qui me fouette de ses rafales !

Je marche d'un pas raffermi
Et l'amour est un ennemi
Dont je méprise les embûches !

Ton visage était rayonnant
Quand tu parlais, et maintenant
Tu chancelles et tu trébuches !

Car tout a fléchi sous ta main,
Tu n'as trouvé sur ton chemin
Que des chutes inattendues ;
Tu courbes la tête, ô vieillard !
Et tu dévores, mais trop tard,
Le regret des heures perdues !

Tes grandes visions ont fui,
Tu cherches en vain aujourd'hui
Ce qu'est devenu leur prestige ;
Hélas ! ta jeunesse a glissé
Sur le sable de ton passé,
Sans même y laisser de vestige !

Enfin, cédant à tes tourments,
Tu viens à crier par moments,
Oublieux de ton rôle austère :

Éros ! ouvre ce cœur fermé !
Éros ! fais que je sois aimé !
Car je meurs d'ennui sur la terre !

Mais ces cris-là sont superflus,
Éros est fier et ne veut plus
Répondre à ta voix qui l'invoque ;
Il se pare de tes douleurs ;
Pendant que tu verses des pleurs,
Ne l'entends-tu pas qui se moque ?

C'est le supplice réservé
A ceux qui toujours l'ont bravé,
En repoussant sa servitude :
Ils traînent un chagrin rongeur
Et le rire d'un Dieu vengeur
Les poursuit dans la solitude !

XXIII

L'ART

I

L'art est un Dieu plein d'allégresse,
Un jeune Dieu, tranquille et beau,
Qui vient des rives où la Grèce
Dort maintenant dans le tombeau ;

Pur et palpitant comme l'onde,
Resplendissant comme l'été,
Il va, dans les hasards du monde,
Chercher l'immuable beauté ;

Dans la saison où le mystère
De ses renouveaux s'accomplit,
Lentement il parcourt la terre
A l'heure où l'aube la remplit,

A l'heure où, comme une épousée,
Elle sourit au jour naissant,
Il vient, il passe, et la rosée
Mouille ses pieds en les baisant.

Il vient, et, la face tournée
Vers l'Orient clair et vermeil,
Chante l'immortel hyménée
De la nature et du soleil,

Et le vent court sous les ombrages,
Chargé du parfum des sureaux,
Il entend dans les pâturages
Le mugissement des taureaux.

Et lorsque, sous leurs bandelettes,
Il pare ses cheveux flottants
De guirlandes de violettes,
On croit voir le dieu du printemps!

II

Quand il passe, en rêvant, près de leurs capitales,
Les peuples affranchis, industriels et forts,
Ceux en qui la lumière et la chaleur vitales
Coulent, comme un fleuve, à pleins bords!

Ceux qui dans la justice ont assis leur puissance,
Apportent à ses pieds les dons de leur grandeur,
Les prémisses des fruits qu'en son efflorescence,
Leur jeunesse a tirés de sa propre splendeur.

Lui, les voyant sans maître, accueille leurs hommages,
Et, fier d'être des leurs et de porter leur nom,
Il s'arrête, et, parmi les héros et les mages,
Il monte dans leur Panthéon.

Désormais il réside en leur cité bénie,
Et, du sol généreux où croît leur liberté,
Soudain, faisant jaillir la grâce et l'harmonie,
Il mêle à leurs labeurs son repos enchanté,

Et c'est lui désormais qui préside à leurs fêtes,
Soit que la paix sur eux s'épanche du ciel bleu,
Soit qu'ils aillent, ravis dans le sein des tempêtes,
Braver leur tourbillon de feu!

C'est lui, dans leurs festins, qui porte les corbeilles,
Et, payant comme un dieu leur hospitalité,
C'est lui qui, sur leur front déjà ceint de merveilles,
Pose le nimbe d'or de l'immortalité!

III

Mais quel insensé pourrait croire
Que des sommets de sa vertu,
Un peuple debout dans sa gloire
Ne sera jamais abattu?

Si haut qu'ait plané sa pensée,
Quelque page qu'il ait tracée
Dans l'histoire de l'univers,
Un jour il étonne les mondes,
Par ses défaillances profondes,
Et ses lamentables revers!

A ces heures de lassitude
Qui gagnent même le vainqueur,
Une invincible incertitude
Envahit nuitamment son cœur;
Les instincts cachés qu'il écoute
Dans son esprit sèment le doute,
Dans son âme la trahison,
Un trouble inattendu l'assiège
Et voilà qu'il fuit comme un piège
L'éclat de sa propre raison.

Les noirs fantômes qu'il évoque,
Les vertiges et la stupeur
S'élèvent, cortège équivoque,
Sous les sophismes de la peur;

Déjà, préférant en lui-même
Au noble faix du diadème
La servitude et son repos,
Il accueille, comme un complice,
La corruption qui se glisse
Dans la moelle de ses os.

Poussé par ce malaise occulte
Vers les basses iniquités,
Il s'enorgueillit dans l'insulte
Qu'il jette à ses divinités;
Et pendant qu'il voile leur face
Et qu'il proscriit ou qu'il efface
Leurs noms maintenant conspués,
On voit, au lieu de leurs symboles,
Paraître d'étranges idoles
Sur leurs autels prostitués!

Dans une pose efféminée,
Enfin se couchant sans remords,
Il se livre à la destinée
Comme au torrent les arbres morts;

Et bientôt, tant la chute est prompte !
Il invente, en buvant sa honte,
Des mots encor pour la bénir !
Bientôt, ivre de ce breuvage,
Il a roulé dans l'esclavage :
La décadence peut venir !

IV

O Caton ! ce sont là d'effroyables désastres
Dont le sage est épouvanté !
Le peuple qui semblait tracer, comme les astres,
Sa courbe dans l'immensité,
L'athlète qu'on voyait ériger ses trophées
Dans les carrefours du chemin,
A qui le vent des mers apportait par bouffées
Les louanges du genre humain,
Dépouillant, par degrés, son rôle magnanime,
Descend sur la pente, descend
Jusqu'à ces lâchetés qui ressemblent au crime,
Moins son auréole de sang !
Ses yeux qui découvriraient l'avenir se détournent

Et, séduits par d'autres clartés,
Fouillent hâtivement le présent où séjournent
Les égoïstes voluptés ;
Cette langue d'airain qui revêtait ses songes,
Qui résonnait dans ses palais,
N'est plus que l'instrument tortueux des mensonges
Et l'idiome des valets ;
Lassé, comme Israël, de combattre avec l'ange
Dans les combats de l'idéal,
Son esprit, sans pudeur, ramasse dans la fange
Le succès facile et banal ;
Depuis que ses désirs végètent dans les bornes
Des imbéciles appétits,
Les choses, dans son sein, prennent des teintes mornes,
Les hommes deviennent petits ;
La lyre et le pinceau sont aux mains des pygmées,
Le cerveau n'est qu'un trafiquant,
Si quelque nom nouveau surgit, les renommées
Le proclament en se moquant ;
Comme un génie éteint dans les pâles débauches,
Comme un fantôme aérien,
Le souffle créateur s'épuise et ses ébauches
Furent languissamment dans le rien.
Pourquoi chercher les traits d'Apollon ou d'Hercule

Parmi les nains et les bouffons ?
Le mal dont la laideur atteint au ridicule
Suscite les dégoûts profonds,
Le cœur est pris devant ce spectacle qui nâvre
D'un vague et redoutable effroi,
Il ne sait plus quel nom donner à ce cadavre,
Restes impurs du peuple-roi !

v

Depuis longtemps perdu dans ce bournier des villes
Où le dernier lutteur succombe ou se soumet,
Dans ces troupeaux confus, aveugles et serviles,
Ne reconnaissant plus les peuples qu'il aimait,

L'art, craignant de souiller sa robe dans la boue
Où ses nobles amours maintenant sont trainés,
L'art a quitté la scène où ce drame se joue,
Il a fui ces lieux profanés !

Seul, assis à l'écart et la tête pendante,
Il languit sans espoir et sans adorateur,
Et quand, du fond de l'ombre, il tourne, comme Dante,
Vers l'ingrate patrie un regard plein d'horreur,

Dans le chaos informe où sa grandeur expire
Il voit, lui, le dieu beau ! lui, le dieu délaissé !
De louches prétendants se disputer l'empire
D'où leurs victoires l'ont chassé !

XXIV

SERVAJEAN

A ce moment-ci de l'année
La forêt est abandonnée,
Servajeon me l'avait bien dit !
Depuis qu'elle perd ses ombrages,
Le lièvre est dans les labourages
Les mieux exposés au midi ;

Les branches et les feuilles mortes
Faisaient des bruits de tant de sortes
En s'abattant sur le gazon

Que, trouvant la chose importune,
Il a fui sans pudeur aucune,
Jusqu'au plus prochain horizon ;

Et maintenant, dans la broussaille
Rien ne bouge, rien ne tressaille,
Le temps est gris, humide et bas,
La pluie a courbé les bruyères,
L'eau séjourne dans les clairières,
Mon fusil sonne sur mon bras ;

Le gibier de poil ou de plume
Se blottit au fond de la brume
Qui l'enveloppe et l'engourdit ;
Pas un oiseau, pas une bête,
Mon chien même hoche la tête,
Servajeon me l'avait bien dit !

Servajeon est un homme rare !
Chasseur par bémol et bécarre.
Lent à viser. mais visant droit

Ses paroles sont péremptoires,
Car il sait d'étranges histoires
Sur tous les lièvres de l'endroit !

Malgré lui, pourtant, je persiste ;
Au sein de la nature triste
Je cours et je rêve à la fois ;
Car ce ne sont plus des victimes,
Ce sont les voluptés intimes
Que je vais chercher dans ces bois :

Je dois y voir aujourd'hui même
Un être merveilleux que j'aime
Et qui m'a donné rendez-vous ;
Lecteurs, cet être, c'est l'automne,
Mais ne le dites à personne,
Le vent du Nord serait jaloux !

NUIT D'HIVER

Au fond des airs la nuit belle et froide s'épanche,
La forme des coteaux sous la neige apparaît,
De pâles horizons bornent la plaine blanche,
L'eau des étangs glacés reluit sous la forêt ;

Sur les champs endormis dans les clartés lunaires,
Les toits rares et bas découpent leurs contours ;
Comme un groupe confus d'êtres imaginaires,
La ville dresse au loin ses clochers et ses tours ;

Tout repose, on dirait que, sur la terre triste,
Le désert a posé son pied silencieux,
Que l'étendue est vide et que rien n'y subsiste,
Sinon ce globe d'or qui traverse les cieux ;

Certes nous avons foi, nature, en ta puissance ;
Nous savons que la vie en toi ne s'éteint pas,
Et que ton sein fécond cache la renaissance
Sous le double linceul des nuits et des frimas ;

Mais comment donc peux-tu, de ta main douce et grave,
Jeter tant de mystère et de tranquillité
Sur ces deux fiers volcans où bouillonne la lave :
L'ardent esprit de l'homme et son cœur indompté ?

XXVI

LE CARROSSE

Rien dans ces vers, à mon avis,
Ne vaut la peine qu'on les lise ;
J'y parle de la forme exquise
D'un beau carrosse que je vis ;

C'était sur un quai, j'imagine,
Deux blanches et lestes juments,
Allongeant leurs naseaux fumants,
L'enlevaient de leur jambe fine ;

Souple, léger, frais, rembourré
Sur les panneaux et les banquettes,
Pour mener au bois les coquettes ,
Il semblait être préparé.

Un vieillard à la face blême,
Au front courbé, triste, avili,
Dans les coussins enseveli,
Semblait affaissé sur lui-même ;

La grimace du courtisan
Errait aux angles de sa bouche,
Son regard était fixe et louche,
Lâche à la fois et malfaisant.

Comme en ce lieu, par aventure,
Nous marchions, le docteur et moi,
Nous crûmes, je ne sais pourquoi,
Reconnaître cette figure ;

« Docteur, dis-je à mon compagnon,
En suivant des yeux l'équipage,
Cet être souillera la page
Où l'histoire écrira son nom !

» C'est un prêtre de la fortune,
Un de ceux dont elle chérit
Le lourd et misérable esprit,
Et l'âme sans noblesse aucune.

» Au premier rang de ses flatteurs
Son pouvoir l'a trouvé sans cesse,
Et c'est à force de bassesse
Qu'il en a gravi les hauteurs ;

» Sa conscience étant livrée
A tel marchand qui la voulait,
De tous les succès ce valet
A porté la sale livrée ;

» Mais plus il descend, plus, chez lui,
L'orgueil grandit, et s'enfle, et monte,
C'est la vieillesse et non la honte
Qui vient l'accabler aujourd'hui !

» Sa soif d'honneurs est assouvie,
Ses appétits sont satisfaits,
Regardez : plié sous le faix,
Il porte le poids de sa vie !

» Riche, puissant, gorgé, vainqueur,
Il glisse vers la sépulture,
Envahi par la pourriture
Dont le foyer est dans son cœur ! »

Ces paroles étaient amères ;
En songeant à ce parvenu,
Malgré mon calme bien connu,
Je sentais en moi des colères !

Et, ma bile enfin s'échauffant :

« Faudra-t-il toujours, ajoutai-je,
Contempler le hideux cortège
De quelque vice triomphant ?

» Combien en est-il de ces hommes,
Qui, se ruant sur le butin,
Ont dévoré, comme un festin,
La moitié du siècle où nous sommes ?

» Ils sont glorieux cependant,
Et drapés dans leurs turpitudes !
Et, sachant que les multitudes
Adorent le crime impudent,

» On voit, parmi la foule vile,
Ces histrions plus vils encor
Trainer bruyamment les fruits d'or
De leur déshonneur par la ville ! »

Mais le docteur toujours sensé,
Dont la science a fait un sage,
N'avait montré sur son visage,
Qu'un dédain superbe et glacé !

« A quoi bon, dit-il, ces injures ?
Contentez-vous d'être debout
Pour répandre votre dégoût
Sur les traîtres et les parjures ;

• Si le monde n'est qu'un tréteau
Où vient pulluler leur engeance,
Le temps vous promet la vengeance,
Il l'apporte sous son manteau ;

» Puisqu'après leur rôle d'une heure
Ils disparaîtront dans la nuit,
Sachez oublier ce qui fuit
Pour contempler ce qui demeure,

» Tournez-vous vers la vérité
Et la justice et la nature,
Et laissez passer la voiture
De cette vieille iniquité ! »

1863.

XXVII

LES HOTES

Frère ! dès le matin du jour
Un groupe d'inconnus assiége ta demeure,
Ils ont l'œil sur ta porte et chacun attend l'heure
De la faire ouvrir à son tour.
D'où viennent-ils ? Quel est celui qui les envoie ?
Que cachent-ils sous leur manteau ?
Sont-ce des messagers d'amertume ou de joie ?
Frère ! tu le sauras bientôt !

Celui-ci ? c'est un deuil, de ceux que rien n'efface,

Celui-là va creuser des rides sur ta face,
Cet autre a dans la main les vengeances du sort ;
Celui-ci vient finir une amitié sincère,
Cet autre c'est l'ennui, cet autre la misère,
Enfin cet autre — c'est la mort !

Il faut mettre ta main dans la main qu'ils te tendent.
Ne te révolte pas, car ce serait en vain,
Ne les fuis pas, là-bas à l'angle du chemin
Tu les trouveras qui t'attendent !

Celui qui sur le seuil s'avance en ce moment,
Frère, veux-tu savoir, le nom dont il se nomme ?
Déception, douleur, injustice, tourment...
Ce sont là les hôtes de l'homme !

Parmi l'essaim charmant des songes qu'il aimait.
Et jusque dans l'asile où son cœur s'enfermait,
Ils entrent brusquement sans qu'il les y convie ;
Ils trompent ses désirs, dispersent ses amours,
Et, s'attachant à lui, peut-être pour toujours.
Ils changent l'aspect de sa vie !

Ainsi l'espace même échappe à notre ardeur !
L'avenir est couvert d'une ombre formidable.
Notre regard qui plonge en cette profondeur
S'arrête sur le bord de son gouffre insondable !
Pendant que nous lançons des défis aux destins,
Que notre esprit s'endort en ses calculs paisibles,
A l'instant où l'ivresse éclate en nos festins,
Nos discours, nos espoirs et nos vœux incertains
Flottent à la merci des êtres invisibles.
Ils ont miné le sol du monde sous nos pas,
Nous sommes entourés de leur muet cortège,
La jeunesse est un leurre et la vie est un piège...
Qu'importe cependant si nous n'y pensons pas ?
C'est pour nous épargner cet excès de souffrance,
Que la douce nature a jeté sur nos yeux
Ces deux voiles tissés par un ange des cieux :
L'illusion et l'espérance !

1862.

XXVIII

A MES DOCTEURS

A l'instant où, croyant en vous, sans épouvante,
J'allais m'abandonner à votre main savante,
A votre main d'ami,
L'ivresse de l'éther s'empara de mon être,
L'ombre m'enveloppa, je vous vis disparaître,
Et je fus endormi ;

Alors, je pénétrai dans cette nuit bizarre
Où le cerveau, flottant dans les songes, s'égare,
J'entrai dans le lieu noir

Où l'effroi du néant se mêle à l'existence,
Où l'on ne saisit plus le nom ni la substance
Des choses qu'on croit voir !

Mais, parmi les hasards de sa course insensée,
Un immense regret obsédait ma pensée
Et glaçait mon esprit :
Hélas ! je vous fuyais en fuyant de ce monde,
Je fuyais cette terre enchantée et féconde
Où l'amitié fleurit !

XXIX .

LES OISEAUX

Jamais, jamais, sombres oiseaux !
Aigles des rochers et des cimes,
Qu'enivre le fracas des eaux
Quand vous plongez dans les abîmes ;

Vous, cigognes qui, dans les cieux,
Déployez pour les longs voyages
Le triangle mystérieux
Qui perce le sein des orages ;

Rôdeurs des grèves, goëlands,
Amants de la vague houleuse,
Cygnes des fleuves, aux cous blancs,
Éperviers à l'aile anguleuse,

Et vous aussi qui, pour un temps,
N'ayant ni bonheur ni patrie,
Prolongez au bord des étangs
Votre immobile rêverie ;

Hôtes des bois ou des roseaux,
Corbeaux à la voix monotone,
Oiseaux tristes, tristes oiseaux.
Passants qui traversez l'automne ;

Jamais, jamais je n'ai pu voir
Vos corps chétifs fendre les nues.
Ou, dans la lumière du soir.
Planer vos bandes inconnues.

Ou décroître vers l'horizon
Vos cohortes lentes et graves
Sans chanter la vieille chanson
Des poètes et des esclaves :

Volez dans le lointain des airs,
Volez dans l'étendue immense,
Volez jusqu'au seuil des déserts,
Où l'horreur des sables commence,

Jusques aux golfes où s'étend
L'écume des pâles rivages,
Jusqu'aux steppes où l'on entend
Hennir les cavales sauvages,

Jusqu'aux bornes de l'univers
Où, parmi les froides citernes,
Gardant le troupeau des hivers,
L'ouragan dort dans ses cavernes,

Et jusqu'aux sources de l'été,
Et jusqu'au berceau de l'aurore,
N'avez-vous pas la liberté ?
Volez, oiseaux, plus loin encore !

Oiseaux pour qui c'est le destin
D'aller de contrée en contrée .
A la poursuite du matin
Qui fuit dans la plaine azurée,

Pendant que d'un vol triomphant,
Vous montez dans une autre sphère,
Par de-là le cercle étouffant
De notre pesante atmosphère,

Pendant que vous la franchissez
En poussant des cris de victoire,
Hélas ! nous sommes opprimés
Sous cette voûte humide et noire ;

Pleine de haines et de peurs,
Pleine du bruit confus des hommes,
La zone des froides vapeurs
Entoure la terre où nous sommes,

Et c'est pourquoi dans l'air épais,
Où notre âme reste asservie.
Jusqu'au bout, sans trouver la paix,
Portant le fardeau de la vie,

Vous nous voyez toujours plus bas
Courber nos têtes désolées,
Jusqu'au jour où, déçus et las,
Nous nous couchons dans les vallées !

XXX

SUR LES CHIENS

N'en déplaie aux faiseurs de thèses vénérables
Qui voudraient froidement disséquer l'univers.
N'en déplaie aux rhéteurs, les chiens sont admirables.
C'est pour le proclamer que j'entreprends ces vers ;

J'ignore si leur âme à la nôtre est pareille,
Et l'on peut, si l'on veut, la nommer autrement,
Quand les accords qu'il rend sont doux à mon oreille,
Que m'importe le nom qu'on donne à l'instrument ?

Ce sont apparemment des esprits en tutelle,
Des captifs confinés en d'étroites prisons,
Où, d'un pâle rayon, la lumière immortelle
Éclaire vaguement leurs confuses raisons ;

A sa lueur pourtant s'agit tout un monde
Comparable à celui que nous portons en nous,
Ils ont leurs jugements où la prudence abonde,
Leur sagesse, leurs lois, leurs dévouements jaloux.

Ils ont leurs passions, leurs buts, leur fanatisme,
Leurs graves intérêts qu'ils débattent entre eux,
Et les calculs secrets de leur sybaritisme,
Dirigent savamment leurs plans aventureux ;

Ils ont de hauts desseins d'une espèce inconnue.
Qui, le jour, au soleil, les font rêver beaucoup ;
D'un pas délibéré, quand l'heure en est venue,
Pour les exécuter ils partent tout à toup ;

Et, contents quand ils ont achevé leur besogne,
Ils viennent au foyer, d'un air d'autorité,
Reprendre, parmi nous, sans crainte et sans vergogne,
La place que l'on doit à leur fidélité;

Mais, quel que soit l'instinct qui les guide et les pousse,
Leur seule ambition est d'être nos amis;
Tâchons en y songeant que notre main soit douce
A ces êtres muets, résignés et soumis;

S'ils ne se plaignent point, si leurs lèvres sont closes,
Ils sont, quoique petits, assez grands pour souffrir,
Ils sentent, eux aussi, la tristesse des choses,
Peut-être savent-ils qu'il leur faudra mourir!

Ils sont les compagnons de toutes nos misères,
Car leurs humbles destins aux nôtres sont liés,
Hélas! ils sont craintifs en voyant nos colères,
En voyant nos dédains, ils sont humiliés!

Ils fouillent nos regards, et, sur notre visage,
Guettent notre pensée et suspendent la leur,
Et, toujours anxieux de saisir au passage
Les signes d'où dépend leur joie ou leur douleur ,

Sur notre bouche même ils voudraient les surprendre
Dans ces mots qu'ils croient bien deviner quelquefois,
Avec un grand effort ils cherchent à comprendre
Quel peut être le sens caché dans notre voix

Et leurs yeux, leurs beaux yeux témoignent du prestige
De ce bruit merveilleux qui semble les charmer.
Voyez-y leur réponse : Ils nous aiment, vous dis-je.
Autant du moins que Dieu leur a permis d'aimer !

XXXI

BALLADE

Dans la salle profonde et nue
Les compagnons sont attablés :
Nombreuse et grave est leur cohue,
Du poids d'une angoisse inconnue
La plupart semblent accablés ;

Sans plaisir et sans allégresse
Ils mangent leur part du festin.
Mais on voit, lorsqu'il se redresse,
Que, sous le mal qui les oppresse.
Leur visage reste hautain !

Dans l'espace frissonne encore
L'aile sinistre de la nuit,
Des lueurs d'une vague aurore
La vitre à peine se colore,
Lorsque le Barde est introduit.

« — Barde, tu nous suis, comme un frère,
Dans le triomphe et le danger,
Viens à nous dans le sort contraire;
S'il ne peut pas nous en distraire,
Ton chant peut nous en soulager. »

« — Votre esprit, dit l'autre, s'abreuve
Aux mêmes ondes où je bois,
Mais, pour egayer notre épreuve,
De quelque note douce et neuve
J'enflerai le son de ma voix :

» Je chanterai les mœurs tranquilles
De la sereine antiquité,
Quand, partout, naissaient les idylles,
Quand la Grèce paraît ses îles
De lumière et de volupté;

» Quand les bergers de Mitylène
Menaient pâture leurs troupeaux,
Et que les souffles de la plaine
Emportaient sur leur tiède haleine
Les bruits alternés des pipeaux... »

A ces mots s'élève un murmure :

« — Barde, tes chants sont endormants,
Laisse là ta fade peinture,
Nous voulons une autre pâture
Et de meilleurs enseignements. »

« — Eh bien ! que la muse m'inspire !
Dit le chanteur, et, tour à tour,
Passant des plaintes au sourire,
Je ferai parler sur ma lyre
La guerre et la gloire et l'amour ;

» Je reciterai les faits d'armes
Des hauts chevaliers et des preux,
Et les caresses ou les larmes
Qu'en leur ivresse ou leurs alarmes,
Les belles répandaient sur eux.

» Soit lorsque s'ouvrait la carrière
Des tournois galants et joyeux,
Soit sur la rive meurtrière
Où leur audace aventurière
S'élançait à l'appel des cieux,

» Jamais leurs lances redoutables
Ne faillirent à leur vertu... »

Un rire éclate autour des tables :
« — Ces contes-là sont lamentables,
Barde, pour qui donc nous prends-tu ?

» N'as-tu rien autre dans la tête
Que bergers, preux ou pèlerins ?
Pour nous ta chanson n'est pas faite... »
« — A votre gré, dit le poète,
Je précipite mes refrains :

» Voici devant moi les problèmes
Qu'ont fait naître les pas du temps :
Les rois, sous l'or des diadèmes.
Sont assis, tenant les emblèmes
De leurs règnes omnipotents ;

» De la tempête populaire
Leur grandeur alors se moquait,
Et, sur leur trône séculaire... »
Un sourd tumulte de colère
Court cette fois dans le banquet :

« Barde, ton chant est dérisoire !
Il n'est qu'un écho du passé ;
A quoi bon, du fond de l'histoire !
Rappeler dans notre mémoire
Ce fantôme inerte et glacé ?

» Son souvenir nous importune ;
Ne sommes-nous pas ses vainqueurs ?
Puisqu'il a subi sa fortune,
Ne réveille pas la rancune
Qui s'endort déjà dans nos cœurs ! »

« — Faut-il donc chanter, dit le Barde,
L'ordre futur de l'univers ?
Des jours que l'avenir nous garde,
Hâtant l'avènement qui tarde,
Faut-il l'annoncer dans mes vers ?

» Ces attentes-là sont les vôtres
Et vous sont chères comme à moi !..... »
« — Non plus ! non plus ! disent les autres,
Nous n'avons pas besoin d'apôtres,
Car rien n'ébranle notre foi ! »

« — Mais où puis-je, dit le Trouvère,
Chercher un thème à mes accents ?
L'heure présente est trop sévère,
Son sein est noir comme un cratère
Et je frémis quand j'y descends ! »

« — Eh ! qu'importe qu'elle soit sombre ?
Disent soudain les compagnons,
Qu'importent ses douleurs sans nombre ?
Qu'importe qu'elle couvre d'ombre
Les sentiers où nous nous trainons ?

» C'est là que respire notre âme,
Elle plane sur notre front,
Dans sa comédie ou son drame,
Frère, tu tisseras la trame
Des poèmes qui nous plairont ;

» Si tu veux que ta mélodie
Ne soit pas le jouet des vents,
Sache, d'une lèvre hardie,
A ceux qui marchent dans la vie
Chanter la chanson des vivants ! »

1864.

XXXII

HIVER

Tout s'attriste et l'on sent que l'automne est finie :
Voilà sur les coteaux sa rougeur qui décroît,
L'hiver en s'approchant hâte son agonie,
L'onde frissonne, l'air est froid :

Les feuilles dans la cour dansent de folles rondes,
Sur les maigres gazons on les voit tournoyer.
Le vent humide et lourd, dans les gorges profondes
Mugit et l'on entend les dogues aboyer ;

Le ciel gris, balayé par l'aile des rafales
Sur le morne horizon s'étend comme un linceul,
La pluie à flots serrés descend par intervalles,
Ma chambre est sombre et je suis seul !

L'ouragan qui m'entoure est comme une ceinture
Qui semble, anneau livide, étreindre mon destin ;
Partout environnés du deuil de la nature,
Les deuils plus noirs encor séjournent dans mon sein ;

Que suis-je ? Un voile obscur pèse sur ma pensée ;
Ne peut-on rien saisir de ce temps qui nous fuit ?
Sur la meule des jours mon existence usée
Tombe en poussière dans la nuit !

Le passé lentement s'éloigne dans les brumes
Traînant, comme un fardeau, son inutile ennui,
Nul regret n'avait mis ses vaines amertumes
Dans le dernier regard que j'ai tourné vers lui ;

L'avenir abandonne à l'heure qui les ronge
Ses espaces déserts, vides et décevants,
Que suis-je? le présent n'est que l'ombre d'un songe
Livrée au tourbillon des vents!

1863.

XXXIII

RÉSOLUTIONS

En dépit de ces tours altières
Où brillent, le soir, vos flambeaux,
Vos cités sont des cimetières
Et vos palais sont des tombeaux ;

On s'endort dans vos capitales
Comme sous les mancenillers,
Ce sont des ténèbres fatales
Qui pèsent sur vos oreillers ;

Le fleuve immense de l'idée
Suspend son cours majestueux.
Sa surface n'est plus ridée
Par vos souffles impétueux ;

Du fond stagnant de ses eaux mortes
S'élèvent les froides vapeurs,
J'ai vu les âmes les plus fortes
Tomber en d'étranges stupeurs ;

L'atonie et l'indifférence,
Comme les poisons assassins,
Ont détruit même l'espérance
Dont le temple était dans vos seins ;

Roi sans couronne et sans royaume,
Convive chassé du festin,
L'homme n'est plus rien qu'un atôme
Dans les tourbillons du destin ;

Les miasmes lourds qu'il respire
Usent les ressorts de l'esprit,
Pendant qu'il doute et qu'il expire,
L'œuvre qu'il faisait dépérit ;

La pensée est endolorie,
Elle sommeille en sa prison,
Et, pour y chercher la patrie,
Ne peut plus franchir l'horizon ;

Ah ! ce sont des heures mauvaises,
Malgré leurs visages bouffons !
Oui, nous souffrons de leurs malaises.
Sous leur fardeau nous étouffons !

Et s'il faut que l'épreuve dure,
S'il faut la subir à jamais,
Nous nous enfuirons, ô nature !
Vers l'asile de tes sommets ;

Une force pure et féconde
Palpite encore sur les monts ;
L'éternelle jeunesse abonde
Dans l'ombre de leurs bois profonds,

Le vague espoir des renaissances
Y dort sous les rameaux obscurs,
Pendant que de sourdes puissances
Préparent les printemps futurs;

Nous aurons des songes sublimes
Quand nous gravirons leurs contours ;
Nous verrons planer sur les cimes
Les éperviers et les vautours,

Nous sentirons dans nos poitrines
L'orgueil d'être affranchis comme eux ;
Nous entendrons, dans les ravines,
Bondir les torrents écumeux ;

Sur la bruyère âpre et déserte,
A l'heure du soleil levant,
Nous irons, la narine ouverte,
Aspirer les senteurs du vent ;

Avec les chênes des vallées,
Comme des frères, nous vivrons,
Nous nous asseoirons aux veillées
Des pâtres et des bûcherons ;

A la misère des esclaves
Préférant celle des proscrits,
Nous échapperons aux entraves
Où les pieds des lâches sont pris,

Et quand la pâle décadence
Voudra monter comme les flots,
Du haut de notre indépendance
Nous sourirons de ses complots,

Et, d'une voix vibrante encore
D'audace et de virilité.
Dans l'air serein, vierge et sonore
Nous chanterons la liberté!

1864.

XXXIV

RENAISSANCE

Les orages de mars en fouettant l'étendue
Ont ouvert son empire à des hôtes nouveaux ;
Voici les mois joyeux ! voici les renouveaux
Dont la tiède influence au loin s'est répandue !

Un sourd travail se fait dans les sillons déserts ;
Tout s'émeut et c'est l'heure où tressaillent les germes,
Et l'on entend parmi les bruits lointains des fermes
Des bourdonnements dans les airs ;

A leurs amours naissants consacrant leurs préludes,
Les oiseaux dispersés à travers la forêt,
Aussitôt que l'aurore indécise apparaît,
S'unissent pour chanter l'hymne des solitudes ;

Déjà, quand vient la nuit, on s'assemble et des voix
Éclatent bruyamment sur les seuils des villages ;
Les bourgeons sont éclos et les premiers feuillages
Font des guirlandes sous les bois :

Les champs et les sentiers où les fleurs sont semées
S'emplissent des senteurs qui flottent dans les vents ;
On dirait qu'un génie invisible aux vivants
A secoué d'en haut ses ailes parfumées ;

Dans la plaine que couvre un ciel limpide et pur
On voit verdier les prés, les moissons et les vignes,
Jusqu'au pied des coteaux vaporeux dont les lignes
S'évanouissent dans l'azur ;

La terre qui se pare est comme une épousée,
Et le soleil plus clair est aussi plus ardent ;
Déjà, quand il s'abaisse au bord de l'occident,
Un reflet d'or se mêle à sa trace embrasée ;

Saluons l'aube fraîche et les soirs éclatants !
Et la lumière immense et chaste de l'espace,
Gouçons les voluptés de la saison qui passe,
C'est le printemps ! c'est le printemps !

Nous sommes, nous aussi, comme des fleurs fanées,
Souvent tristes mais prêts à refleurir encor,
Le cœur ne vieillit pas, il peut, comme un trésor,
Emporter sa jeunesse à travers les années ;

Le grand courant vital, dont le souffle immortel
Transforme en ce moment le monde qu'il pénètre,
S'empare aussi de nous et fait vibrer notre être
Dans le concert universel !

Les brumes des hivers dont notre âme était pleine
Semblent fuir devant lui vers le passé lointain,
L'ivresse, les rayons et l'espoir du matin
Repeuplent notre sein qu'échauffe son haleine,

Un sang jeune y bouillonne et son flot généreux
Est pareil à celui des séves sous l'écorce,
Et nous sentons encor le désir et la force
D'aimer, de croire et d'être heureux !

1864.

XXXV

LE FORGERON

— Forgeron, ta main est puissante.
Tes reins et tes membres sont forts,
Pourtant la fatigue incessante
Use les muscles de ton corps;

Ta caverne est comme un cratère
Où le feu ne s'éteint jamais,
Quoi ! n'as-tu donc pas sur la terre
Un jour de loisir et de paix ?

— Non, je n'ai pas de jour de fête ;
Forger sans cesse est mon métier ;
Reconnais-moi : je suis poète !
L'art me réclame tout entier ;

Vois ces moules que je façonne.
Domptant la forme sous ma loi.
Ce sont les vers où j'emprisonne
Mon amour, ma haine ou ma foi !

— Forgeron, la nuit est venue,
Elle envahit l'immensité,
Mais tes fourneaux tachent la nue
De leur reflet ensanglanté ;

Le bruit de l'enclume sonore
Trouble le sommeil des échos,
Pourquoi donc travailler encore
A l'heure sainte du repos ?

— Ami, la vérité me presse,
Et la vérité ne dort pas,
Le devoir chasse la paresse,
Son appel tinte comme un glas !

Mon âme est toujours sous l'empire
Des visions qu'elle poursuit ;
La muse noire qui m'inspire
Erre dans l'ombre de la nuit !

— Forgeron, le fer étincelle
Sous tes marteaux retentissants,
La sueur sur ton front ruisselle,
Un Dieu s'empare de tes sens !

Qui donc suscite ta colère ?
Est-ce Vénus ? est-ce Vulcain ?
Qu'attends-tu donc pour ton salaire,
Vieux forgeron républicain ?

— Ami, le seul bien qu'il me faille
Est de combattre pour ma part ;
Que l'ennemi vienne ou s'en aille,
Mes vers l'atteignent tôt ou tard ;

En pensant à lui je les forge
D'un bras vengeur et révolté,
A travers son cœur et sa gorge
Ils vont à l'immortalité !

XXXV

L'AGE DE BRONZE

Misérables jouets d'un sort mystérieux,
Inquiets et flottants à la merci des heures,
Trompés par nos espoirs transformés 'en des leurres,
Ne verrons-nous jamais, nous qui devenons vieux,
Déployé dans sa force, au seuil de nos demeures
L'arbre qu'en leur triomphe ont planté nos aïeux ?

Sa tige qui, déjà, s'élançait de la terre,
De sa jeune verdure ombrageait notre front,
Mais le temps l'a frolé de son vent délétaire.

De la hache implacable il a subi l'affront,
Maintenant il languit, stérile et solitaire,
Et qui sait si jamais ses rameaux fleuriront ?

Et cependant courbés, sous un ciel sans lumière,
Vers le sol qu'autrefois ont foulé les héros,
Surpris en mesurant la grandeur de leurs os
Que nous voyons au loin blanchir dans la poussière,
Ne pouvant nous lancer, comme eux, dans la carrière,
Nous consomons nos jours à bâtir leurs tombeaux !

Est-ce à de tels excès de honte et de souffrance
Que devait nous plier la main des ennemis ?
Est-ce là l'avenir qui nous était promis
Et que nous attendions comme une délivrance ?
Est-ce là l'avenir en qui nous avons mis
Tant de germes sacrés semés par l'espérance ?

Nous sommes bien déçus ! un morne abattement,
Pire que la douleur, s'abaisse sur nos têtes,
Mais quelque dur qu'il soit, son plus amer tourment

Est de voir prospérer les œuvres qu'il a faites,
Et le nombre de ceux que troublent ses conquêtes
Dans nos rangs désertés décroître incessamment !

D'autres, qui, toujours prêts à glisser sous l'épreuve,
Pour parer les rigueurs nouvelles de ses coups
Trouvent en leur souplesse une ressource neuve,
Quand nous nous lamentons, se moquent fort de nous :
« A quoi sert, disent-ils, la plainte ou le courroux,
A quoi bon ces ennuis dont votre cœur s'abreuve ?

» Laissez donc à son cours la volonté des dieux,
Quels que soient les destins et les jours qu'elle apporte,
Horace les salue avec un chant joyeux... »
Quoi ! faut-il s'avilir à feindre de la sorte ?
Si je vois à mes pieds ma félicité morte,
Faut-il, pour rire encor, en détourner les yeux ?

Pour ressembler à ceux que sans cesse éperonne
L'âpre soif des succès aveugles et soudains,
Faut-il, pour mériter quelque vaine couronne,

Faisant monter mes vers comme des baladins
Sur les tréteaux honteux que la foule environne,
Masquer leur désespoir sous les rythmes badins ?

Non, ces déguisements sans pudeur, sans excuse,
Révoltent le penseur comme une iniquité ;
Dédaignant d'invoquer le mensonge et la ruse.
C'est dans son propre cœur que doit puiser la muse,
Les audaces du vrai suscitent la beauté,
Et la source de l'art c'est la sincérité !

Je ne puis m'affranchir du temps qui m'a fait naître,
Son mal est sûr, il gagne, il envahit mon être !
Je ne suis devant lui ni lâche ni frondeur,
Mais je veux regarder fixement sa laideur,
Car si j'en dois souffrir, je veux au moins connaître
Ce qu'enferme et promet sa noire profondeur ;

En tout il est des lois constantes et le sage
Voit leur clarté survivre à l'ombre d'un moment.
Il sait les observer en leur enchaînement,

Il sait qu'en subissant ces maux à son passage,
A travers l'ouragan qui le fouette au visage,
L'homme à son but divin marche éternellement !

II

Le voyageur qui part à l'heure matinale
Où naissent les parfums que la nature exhale,
Où les oiseaux de l'air commencent leur chanson,
S'éloigne dans la brume en quittant sa maison ;
Plein de vagues espoirs, le corps sain, l'âme égale,
Il s'élance gaiement vers l'immense horizon ;

Il va, sa jambe est souple et sa marche assurée,
Il avance et déjà le soleil est plus bas ;
La chaleur devient grande et lourde et concentrée ;
Les voleurs et les loups rôdent dans la contrée,
Qu'est-ce donc ? le temps passe et ne dirait-on pas
Que le chemin trompeur s'allonge sous ses pas ?

La fatigue s'augmente avec l'incertitude
Et déjà dans son cœur jette un trouble secret.
Tout à coup le ciel change et l'orage apparaît.
Voilà qu'il ne peut plus vaincre sa lassitude,
Il hésite. il chancelle. il voit. ô solitude !
Tes nocturnes horreurs tomber dans la forêt !

C'est ainsi que le siècle où, saignantes victimes.
Nous sommes. nous vivants. cloués par le destin.
Après avoir perdu ses forces du matin.
A moitié de sa course ayant vu des abîmes
Se creuser en travers de ses élans sublimes.
Recule, puis s'arrête et demeure incertain ;

Nul pourtant, comme lui, n'avait dès son aurore
Trouvé tant de trésors à ses pieds entassés ;
Dans le bruit de sa gloire éclatante et sonore
Ses veilles et ses jours étaient alors bercés.
Quels moments ! nos aînés nous en parlent encore
Dans leurs amers retours vers les plaisirs passés :

Une ardeur généreuse, indomptable, infinie
D'un zèle inextinguible embrasait les cerveaux,
Chacun dans son empire, au gré de leurs travaux,
Ils pliaient la nature et l'art et l'harmonie,
Et, pour mieux déployer son essor, le génie
D'un langage affranchi créait les mots nouveaux !

C'étaient des voluptés, des cris et des délires !
Les restes épargnés des vieux trônes des rois,
Dédaignés des vengeurs, s'écroulaient dans les rires,
Tous les mondes semblaient se lever à la fois
Et, parmi les concerts des harpes et des lyres
Entrer dans l'avenir qui s'ouvrait à leurs voix !

Quel changement s'est donc accompli dans les êtres ?
Qu'est-ce que ce désastre et cet écroulement ?
Le voile obscur et lourd du désenchantement
Tombe sur l'horizon entrevu des ancêtres,
Leurs fils dégénérés, hier encor sans maîtres,
Ne sont plus qu'un troupeau promis au châtiment :

Les mâles volontés, les passions de flammes
Qui, fécondant l'esprit, assurent sa grandeur,
Lentement et sans bruit s'éteignent dans les âmes,
Et déjà, succédant à leur noble splendeur,
On voit monter le flot des lâchetés infâmes
Dont aucun appareil ne couvre l'impudeur;

Déjà la décadence, aux approches hâtives,
A glissé parmi nous ses signes menaçants;
L'art n'est plus qu'un vain mot, ses pâles tentatives
Portent le sceau fatal des âges impuissants,
Et, rampant sur le sol, bouffonnes ou plaintives,
S'offrent dans leur misère au dédain des passants;

Ceux que n'a pas atteints la publique indolence,
Ulcérés cependant par le doute profond,
Regardent sans gémir les choses qui s'en vont ;
Tout se tait ; si, parfois, de son âpre insolence,
Le sort, en se moquant, vient rompre le silence,
Nul de nous ne s'émeut et nul ne lui répond ;

L'espérance, elle aussi, va nous être ravie,
Naufragés ! naufragés ! rentrerons-nous au port ?
Nous n'avons point de but qui vaille notre effort,
Ni d'attente qui puisse aiguïser notre envie,
Bercé dans la fadeur stérile de la vie,
Le regret même, hélas ! se dissipe ou s'endort !

Spectateurs désœuvrés de la scène du monde,
Où, souvent rejouant des drames oubliés,
Les faits incessamment s'écoulent comme l'onde,
De loin, nous contemplons dans ses flux journaliers.
Sans même interroger la loi qui la féconde,
L'écume des hasards qui les jette à nos pieds ;

Seul, le reflet douteux de l'or qui nous éclaire
Suscite, en l'égarant, notre cupidité,
Et, pendant que le crime ou la servilité,
Ardemment, dans la nuit, poursuivent ce salaire,
Les haines d'autrefois rallument leur colère
Aux intérêts jaloux de leur rivalité ;

Les liens sont brisés dont le nœud nous enlace,
On voit autour des cœurs, enfin conquis par lui.
L'égoïsme élever sa muraille de glace ;
Les esprits vagabonds, isolés, sans appui,
Dans l'ordre universel cherchant en vain leur place,
Roulent à la merci d'un formidable ennui !

O vous qui soupçonnez dans toute âme vivante
Des complots ténébreux et des vœux insensés,
Pasteurs du genre humain, maîtres ! applaudissez !
Voici venir la paix que votre amour nous vante,
Nous n'en sortirons point, soyez sans épouvante,
Par les mains de la mort ses linceuls sont tissés :

Applaudissez ! la fin des choses est venue !
Tout va s'évanouir dans un sombre repos !
A moins que, tout à coup, des hauteurs de la nue.
La pâle Némésis, secouant ses fléaux,
Dans un réveil rempli d'une angoisse inconnue,
Ne fasse à ce néant succéder son chaos !

C'est assez ! malgré moi je trouve sous ma plume
Les sinistres couleurs du tableau que je fais ;
Mais qui donc a porté le poids des jours mauvais.
Qui donc, sous leur fardeau, végète et se consume
Sans que le sourd travail de leur longue amertume
Sur son front résigné n'ait éclaté jamais ?

Certes ! celui-là seul en sa triple atonie,
Insensible à ces maux, les bafoue ou les nie,
Qui, dans son cœur désert, n'a de culte pour rien,
Et qui peut, sans changer de face et de maintien,
Voir tomber et mourir d'une même agonie
Et les rêves de l'homme et ceux du citoyen !

III

Non ! tout n'est pas fini, si j'en crois les présages,
Le temps n'a pas encore, en déroulant les âges,
Épuisé les secrets qu'ils ont gardés pour nous,

Et nous savons encor des mots pleins de mystère
Dont il doit, tôt ou tard, révéler à la terre
Les vertus et le sens consolateur et doux !

Oui, ce siècle revêt une apparence étrange !
Dans la honte ou l'orgueil, la lumière ou la fange
On l'a vu se dresser ou ramper tour à tour,
Et ses pâles enfants, déçus dans leur attente,
Accusant les lenteurs de sa marche hésitante,
Ont senti bien des fois chanceler leur amour :

C'est qu'il n'est pas de ceux qu'aucun doute n'opresse.
Qui viennent, dans des jours de vivante allégresse,
Achever fièrement l'œuvre de leurs aînés,
Ni de ceux qui, gravant, comme au fronton d'un temple,
Leurs préceptes hardis dans leur sublime exemple,
A d'immortels honneurs semblent prédestinés !

Il ne faut pas chercher son frère dans l'histoire :
Seul de sa race, il n'a qu'un rôle transitoire,
Dont il doit supporter les poignantes douleurs ;

A peine délivré d'un passé qui succombe.
De ses mornes dédains il a couvert sa tombe
Pendant que ses espoirs prenaient leur vol ailleurs ;

Et si, dans son sommeil, la force ou l'artifice
Tentent de rétablir cet antique édifice,
Sans haine, sans s'armer de courroux superflus.
Comme un acte grossier de quelque comédie.
Il regarde passer la vaine parodie
Et le spectre d'un monde auquel il ne croit plus !

Et qu'importe en effet le réveil des fantômes ?
Vers un ciel plus clément, bien loin, vers les royaumes
Dont ses fils porteront la couronne à leur front.
Un vague instinct le guide et Dieu même l'envoie :
Pour ceux qui le suivront il aplanit la voie.
Il ouvre les sillons où d'autres sèmeront :

Préparer l'avenir, qu'il le sache ou l'ignore.
C'est là son but, c'est là l'œuvre qu'il élabore.
Et tantôt il s'y jette. il court, il est ardent.

Et tantôt on le voit reculer comme un lâche,
Mais qu'il gémissé ou non des rigueurs de sa tâche.
Qu'il l'aime ou la maudisse, il la fait cependant !

Voyez : rien ne l'enchaîne et rien ne le contente ;
Il n'a donné qu'un jour à la fête éclatante
Où des flots purs de l'art il s'était enivré,
Il regarde mourir, sans regret, sans tristesse.
Ceux qui, jeunes alors, versaient à sa jeunesse
Au fond des coupes d'or ce breuvage sacré ;

Il semble avoir l'horreur de la parole humaine
Comme d'un bruit fatal qui le charme et l'entraîne
Loin des devoirs étroits que le sort lui prescrit.
Il semble que sa vue est distraite et blessée
Des clartés qu'à travers le ciel de la pensée
Jettent en s'élançant les ailes de l'esprit ;

Taciturne ouvrier qui descend, à cette heure,
Des sommets éthérés où l'idéal demeure
Parmi les noirs soucis qui peuplent les lieux bas,

Sur un labeur obscur courbant sa tête altière.
Il a, vers les secrets de la seule matière.
Concentré sa pensée et dirigé son bras ;

Pour le soumettre, il a regardé face à face
Ce brutal ennemi qui bravait son audace,
Il a mis sur sa gorge un pied dominateur,
Et l'obstacle d'hier aujourd'hui le seconde,
Il soumet à ses lois ses forces qu'il féconde,
De leurs jeux asservis il devient spectateur ;

Il plie à ses desseins les corps et les substances ;
Partout où s'élevaient d'inertes résistances,
Il fait, d'un libre vol, planer sa volonté.
Il enserre le globe entier dans son étreinte,
Son génie a posé sa redoutable empreinte
Sur le désert des eaux et sur l'immensité ;

Tout ce qu'il a conquis soudain se transfigure,
Son pouvoir est mêlé d'amour, et la nature
De joie et de terreur frissonne sous sa main,

Il a déjà semé de ses métamorphoses
Le champ mystérieux des êtres et des choses
Où, depuis son berceau, marche le genre humain ;

L'œuvre s'achève ainsi, le monde qu'il fait naître
Sous sa forme nouvelle attend déjà son maître,
L'esprit nouveau qui doit tôt ou tard s'éveiller ;
Tel un noble coursier, jadis libre et sauvage,
Qui, dompté maintenant mais fier dans l'esclavage,
Hennissant et superbe attend son cavalier !

IV

Il viendra, renouant la chaîne
Des rêves tant de fois déçus,
A leur fin désormais prochaine,
Mener ceux qu'il aura conçus ;
Il viendra bientôt, j'en atteste
Notre foi même qui proteste
Contre le sort qui la dément ;
J'en atteste aussi ces déboires

Pour qui nos succès illusoires
Sont un éternel aliment,

Ni ce siècle ni l'apparence
Dont il embellit ses bienfaits
Ne contentent notre espérance,
Nos vœux ne sont pas satisfaits ;
Les prodiges et les merveilles
Qu'il accumule et que ses veilles
Enfantent d'un zèle incessant.
Ne sont pour nous que des scandales.
Si l'on ne sent dans leurs dédales
Courir un souffle tout puissant ;

Oui, si la matière progresse
L'esprit doit progresser aussi ;
Et les ennuis et la détresse
Où son éclat est obscurci,
Les longues stupeurs qui l'endorment,
Dans leurs abîmes le transforment
D'un pouvoir lent mais assuré,
De l'ombre où s'éclipsait sa gloire,

Comme d'un gouffre expiatoire,
Il va sortir régénéré !

O toi qui doutes et qui railles,
Témoin douloureux ou moqueur,
Descends dans tes propres entrailles,
Cherche dans la nuit de ton cœur,
Là, sur les cendres des années,
D'autres croyances te sont nées
Un autre espoir est survenu ;
Et n'y vois-tu pas à la place
De ton vieil être qui s'efface
S'avancer un être inconnu ?

Ainsi, du milieu des ruines,
Une renaissance apparaît,
Ainsi, dans toutes les poitrines,
S'accomplit son travail secret ;
Et malgré la haine ou la crainte,
Il s'est emparé sans contrainte
De ceux mêmes qui l'insultaient.
Partout il naît et se révèle,

Les vents en portent la nouvelle
Aux prophètes qui l'attendaient ;

Déjà de ses lois surannées,
Déchirant les réseaux étroits,
L'homme épelle ses destinées
Au livre auguste de ses droits ;
Il revêt la haute figure,
Type de sa grandeur future
Qui convient seule à sa fierté,
Et dont les visions hautaines
De Rome, de Sparte ou d'Athènes
Ont ignoré la majesté !

Regardez : voici les esclaves
Qui se lèvent d'entre les morts !
L'opprobre des vieilles entraves
Pèse sur nous comme un remords :
Nous maudissons le despotisme.
Soit que le ciel à son cynisme
Daigne encor prêter sa clarté.
Soit qu'un rhéteur le dissimule

Sous quelque menteuse formule
De menteuse fraternité !

Oui, nous bafouons les systèmes
Qui veulent dompter nos instincts
Pour faire de nos cœurs eux-mêmes,
Des foyers à jamais éteints ;
Nous vouons à nos railleries
Et l'orgueil dont les théories
Cachent les sûrs avortements,
Et les frêles enthousiasmes
Que suivent de près les marasmes
Semblables aux marais dormants ;

Notre langue aux phrases viriles
Ne traduira, dans ses accents,
Ni les illusions stériles,
Ni les pactes avilissants ;
Et notre jeune indépendance
Sans autre appui que sa prudence
Écluse dans l'adversité,
Seule, saura guider la terre

Vers l'achèvement volontaire
De sa propre félicité :

Une mansuétude immense
Va présider à nos efforts,
C'est par le calme et la clémence
Que se trahit l'âme des forts ;
Et nulle colère insensée
N'envenime notre pensée
Et ne l'égare en ses desseins.
La Sagesse est le nom sublime
De cet esprit qui nous anime
Et grandit déjà dans nos seins !

v

Espérez ! espérez ! âmes aventureuses,
Volez, en franchissant ces heures douloureuses.
Vers l'avenir caché sous leur sombre rideau,
Et malheur à celui qu'étonnent les obstacles,
Et qui, pour échapper plus vite à ces spectacles.
A jeté sur son front le pan de son manteau !

Malheur ! si l'âpreté des fortunes contraires
Lui fait abandonner le terrain où ses frères
Demeurent toujours fiers et toujours convaincus ;
Quiconque s'est lassé de combattre et de croire
Risque de partager, quand viendra la victoire,
La grande honte des vaincus !

Eh ! qu'importent les maux de ce siècle qui passe,
Qui, sur les vastes mers, par les vents de l'espace,
Entre deux continents, hélas ! est balancé ?
Qu'importe que nos pieds errent dans les ténèbres,
Et que les airs soient pleins des tristesses funèbres
Qui sont comme l'adieu qu'exhale le passé ?

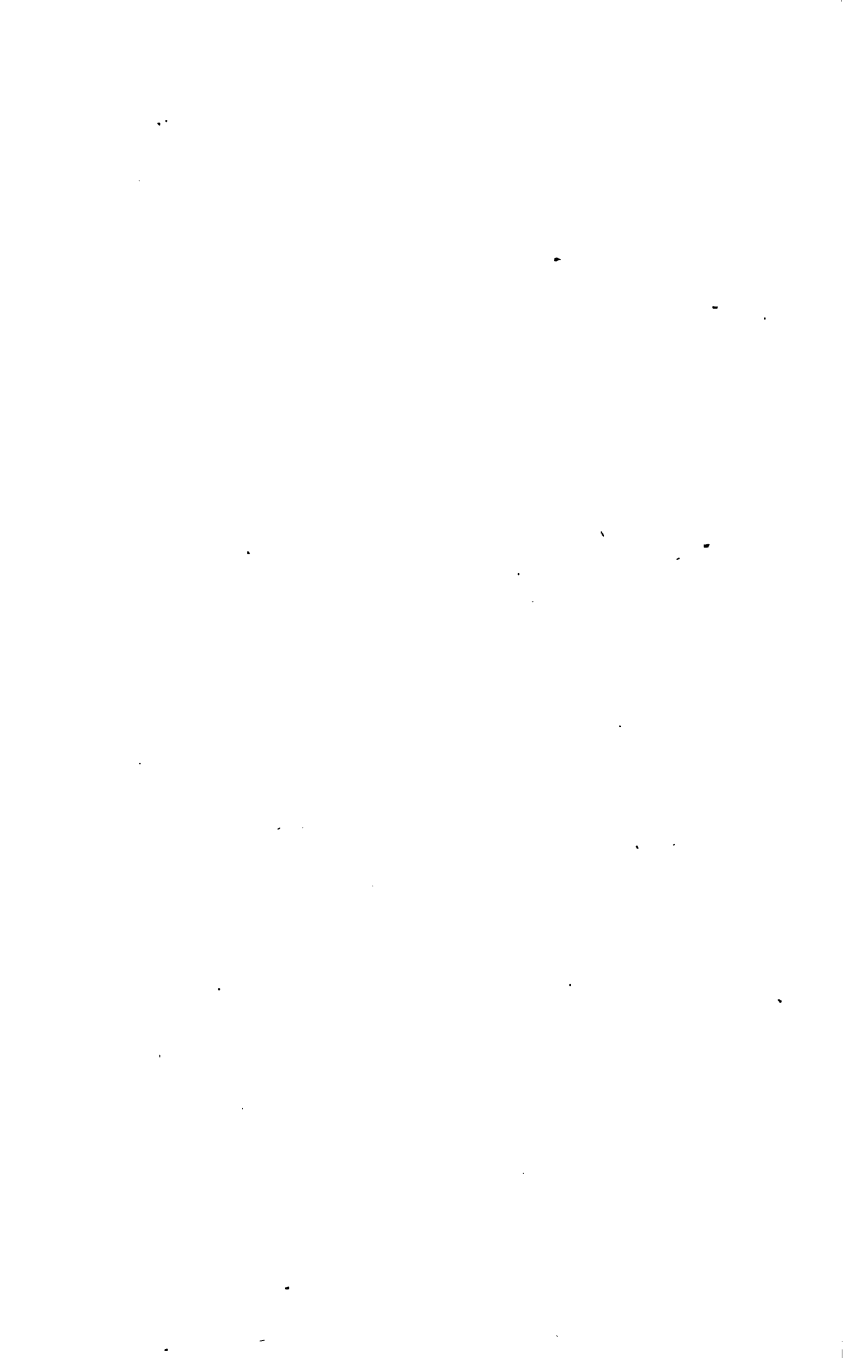
Qu'importe que la lutte ait banni les jours calmes,
Et que, sans nous avoir laissé cueillir ses palmes,
La mort vienne glacer nos mains vides encor ?
Le progrès croît toujours sur la cendre des hommes,
Après l'âge de bronze, à la place où nous sommes,
D'autres salueront l'âge d'or !

Alors, comme le terme atteint par leur martyre.
La Sagesse immortelle ouvrira son empire
Aux peuples désormais assemblés sous sa loi,
Des fruits de leurs labeurs répandus sur leurs traces,
Elle fera surgir la concorde où les races
Mèleront leurs splendeurs, leur amour et leur foi !

Et pour inaugurer l'ère à jamais sereine,
Où la sainte justice essuiera sur l'arène
Les larmes et le sang versés pour sa beauté,
Sur les bases de fer d'un monde magnifique,
Elle viendra poser le trône pacifique
Où s'asseoira la Liberté !

1834

FIN



TABLE

I. — Préface.	1
II. — Les Jardins	14
III. — Homo sum	19
IV. — Souvenirs	30
V. — Réalité	37
VI. — Impression.	41
VII. — Retraite	44
VIII. — La Muse	48
IX. — Sonnet.	53
X. — Sagesse de Yorick	55
XI. — Automnale	63
XII. — Le Rêve de Jacques	66
XIII. — Vers noirs.	71
XIV. — Bucolique.	76
XV. — Prophéties.	82
XVI. — L'Américain.	85
XVII. — Misère	92
XVIII. — La Mer.	96
XIX. — Bois sacrés	99

XX. — Place publique	403
XXI. — Discours sur l'uniformité	407
XXII. — Eros.	417
XXIII. — L'Art	421
XXIV. — Servajean	431
XXV. — Nuit d'hiver	434
XXVI. — Le Carrosse.	436
XXVII. — Les Hôtes.	443
XXVIII. — A mes Docteurs.	446
XXIX. — Les Oiseaux.	448
XXX. — Sur les Chiens	453
XXXI. — Ballade.	457
XXXII. — Hiver	464
XXXIII. — Résolutions.	467
XXXIV. — Renaissance.	473
XXXV. — Le Forgeron	477
XXXVI. — L'Age de bronze	484

61424921

